

Nrc

REVUE DES ÉLÈVES DE
L'ÉCOLE CENTRALE PARIS



HASARD

N°7
JANVIER 2016

L'ÉDITO

“Chercher à comprendre le hasard, c’est déjà ne pas l’avoir compris.”

J’aurais pu écrire tant et plus. D’une pédante plaidoirie portant sur la barbarie sans visage, hydre évanouie dans les tréfonds de nos sociétés enfantée par notre irresponsabilité collective, à un discours inspiré sur le mystère originel et la chance que nous avons d’être en vie et tels que nous sommes - c’est absolument fou quand on pense aux probabilités qu’une telle chose arrive, tout de même, ma bonne dame - tout en passant par quantité de monologues convenus débités sans conviction sur les aléas de nos existences, dans un émouvant parallèle au lancer de dés.

J’aurais même pu, si l’envie m’en avait prise, mélanger ces différents possibles, ou encore aligner ici et là des mots, dans un amas incohérent dont les plus téméraires d’entre vous auraient cherché à extraire un sens alors qu’il n’y en aurait eu en fait aucun. Dommage ? Pas vraiment, nous diront les chantres de l’art contemporain.

Mais j’ai choisi. Choisi de ne pas choisir. Au fond, faire ce choix, cela aurait été mettre fin au hasard... Et cela m’aurait gêné. Abattre comme ça, froidement, sous vos yeux ébahis, la thématique qui lie ce que vous vous apprêtez à lire, il y aurait eu de quoi refermer cette revue. En choisissant de ne pas choisir, j’ai aussi choisi de vous ouvrir au champ de mes possibles, à l’instant où j’ai commencé à écrire ces lignes.

Car c’est cette protéiformité qui fonde le hasard. Si les possibles n’étaient qu’un, il n’y aurait aucune place pour lui. Et c’est cette protéiformité qui donne crû à nos vies ses reliefs, faisant de nous les alpinistes métaphysiques en puissance que nous sommes. De là à dire que le hasard est le piment de nos existences, il n’y a qu’un pas logique que mon éducation scientifique rigoureuse et policée ne me permettrait pas de franchir.

Quant au hasard de cette revue, c’est à ce moment, si vous n’avez pas triché, qu’il est total. À cet instant précis, son contenu est un champ de possibles infini, un infini certes réduit à notre thématique hasardeuse, mais infini tout de même. C’est pourquoi je ne me suis pas permis de décrire ici ce que vous pourrez y trouver. Je vous décevrai sûrement, mais si vous cherchiez une réponse à ce qu’est le hasard dans la NRC, vous ne la trouverez pas. Ni ici, ni ailleurs non plus. Chercher à comprendre le hasard, c’est déjà ne pas l’avoir compris.

J’aimerais conclure, après vous avoir souhaité une bonne découverte des aventures du hasard de nos contributeurs, sur une question qui, personnellement, m’intrigue. Au fond, est-ce vraiment un hasard qu’un numéro si symbolique puisse lui être dédié ?

Baptiste BARREAU

émergence

À peine éclosé, Hervé PERRAUD
Fruits du Hasard, Nayef DERWICHE
Le Hasard de la Génétique, Marie CÉLESTIN
Sciences de l'Aléatoire, Florimond MANCA

4



12

LACHÉSIS

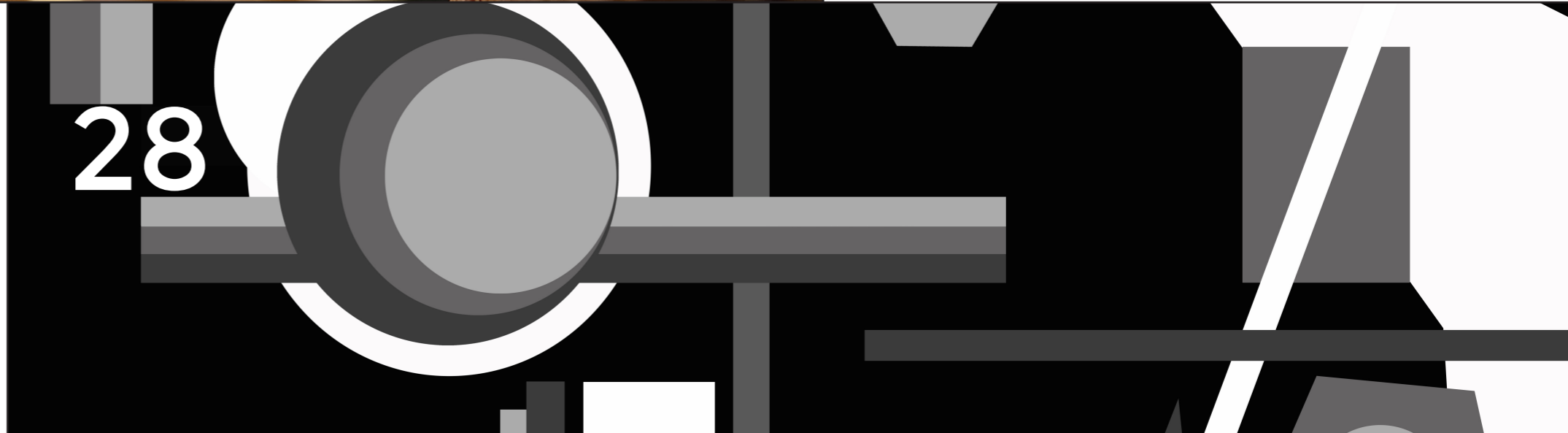
La Silhouette, Fadoua BOUSALIM
Je lui dis ou je lui dis pas ?, Zoé TERREAUX
Un tout petit rien, Émilien RAVIGNÉ
Rubicon, Baptiste BARREAU
Certitude, Alain DUCRET
Portraits Sans Retouche, Valentin BAILLARD
Sans Doute, Valentin BAILLARD



PÔLES

Dispersion Contrôlée [50 %], Simon RODRIGUEZ
Caractères Bien Encrés, Clément NICOLLE
Illustration, Corentin HUBERT
Vox Animæ, Hervé PERRAUD

28



44

Infusion

Le Hasard existe-t-il ?, Gautier DEPAMBOUR
Photographie, Valentin BAILLARD
Randomness, Nayef DERWICHE
Fascinations Sylvestres, Création à n mains
La Boîte à Musiques



émergence

A peine éclose

TEXTE : Hervé Perraud

Citadin titube : il est ivre de langueur.
On perçoit sous la peau blanche le sang morose,
Le vertige immense, la sècheresse du coeur.
Et partout on la cherche ; elle n'est nulle part : la rose.

Au détour du pavé, miracle inespéré !
Là, sous la dalle, c'est la belle qui s'évade !
C'est le bien et le mal, tout ensemble, enterrés !
Les sépales ont, des rayons, la couleur bravade.

Courbé près de sa belle, une pensée le hante :
«Coquetteries d'amantes, ces teintes charmantes !
Pourquoi priver le monde de ce joli coeur ?»

Elle éclôt : il la cueille, et la voilà fragile.
Son souvenir flétrit dans ces mains malhabiles.
Il crie, il pleure : «Vite, l'offrir ! Elle se meurt !»



CODE : Nayef DERWICHE

```
import turtle
import random
import math

def drawBranch(force, startpos, startangle):
    turtle.pensize(random.randint(math.floor(force/2),
                                  math.floor(force)))

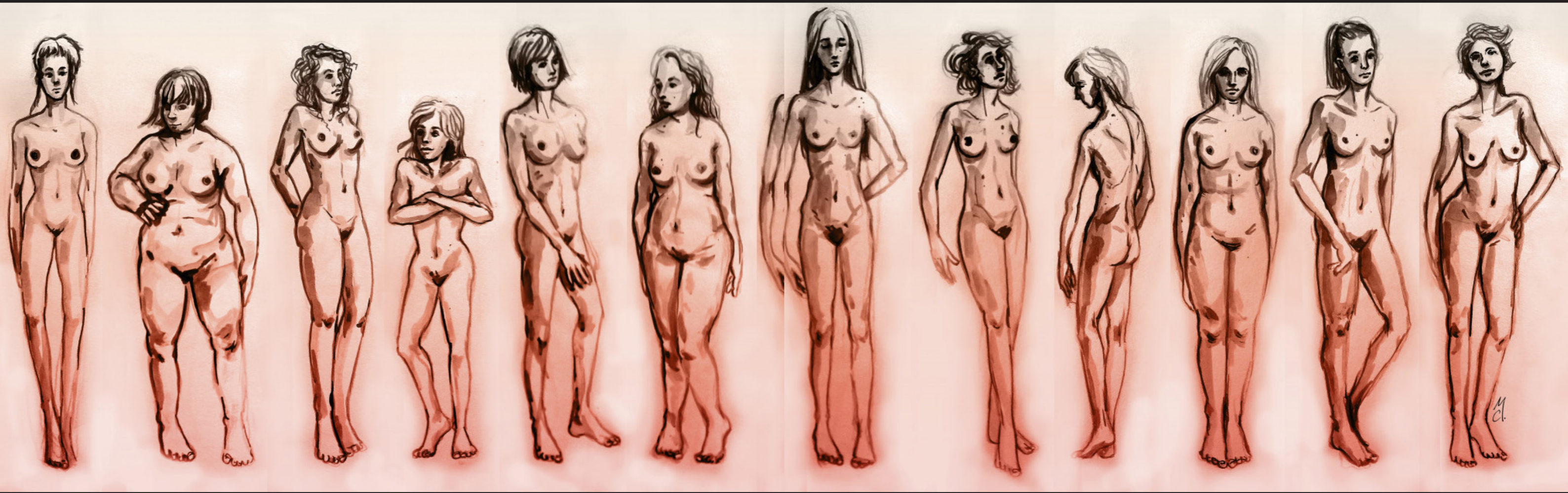
    turtle.up()
    turtle.goto(startpos)
    turtle.seth(startangle)
    turtle.down()
    length = random.uniform(force*5, force*10)
    turtle.left(random.uniform(0,90))
    turtle.right(random.uniform(0,90))
    turtle.fd(length)
    if(force>1):
        divide = random.randint(2,5)
        newPos = turtle.pos()
        newAngle = turtle.heading()
        for i in range(0, divide):
            drawBranch(force*2/divide, newPos, newAngle)

turtle.screensize(1000,600)
turtle.colormode(255)
turtle.speed(0)
turtle.ht()
turtle.tracer(1000, 0)
drawBranch(18, (0, -300), 90)

turtle.exitonclick()
```



Le Hasard de la Génétique



ENCRE DE CHINE : Marie CÉLESTIN

Sciences de l'Aléatoire

La théorie des probabilités, toutes les études du hasard au cours de ce siècle, sont peut-être une réponse à cette question-là : que dire d'un phénomène vu uniquement de l'extérieur ?

Ivar Ekeland, Hasard, chaos et mathématiques.

TEXTE : Florimond MANCA

Au cours des siècles, la langue française a figé dans le marbre certaines locutions concernant le hasard. “Le hasard fait bien les choses”, “fruits du hasard”, “tirer au sort”, “comme par hasard”, “laisser faire le hasard” : toutes ces expressions tentent d'en saisir la vraie nature, celle d'un hasard bienfaisant, fécond et même joueur. La meilleure allégorie du hasard semble alors être celle de la loterie, du tirage au sort. Lancer un dé, piocher une carte, cocher des numéros sur une grille, tout cela revient finalement au même. On choisit malgré soi, au moment même où l'on réalise l'expérience, une seule issue d'un ensemble des possibles qui peut se révéler très, très grand.

L'immensité de cet espace peut parfois mener à quelques confusions sémantiques. Bien que l'ensemble des configurations possibles de l'atmosphère, des particules dans un écoulement turbulent ou du double pendule soit résolument infini et, semble-t-il, indescriptible, ces phénomènes ne font pas intervenir le hasard dans sa définition habituelle. Ces phénomènes relèvent bien plutôt du chaos, concept qui a fait son apparition relativement récemment en mathématiques, et dont le domaine d'étude le plus spectaculaire et esthétique est probablement celui des fractales. La construction de ces objets repose souvent sur un procédé itératif extrêmement sensible aux conditions initiales (voir encadré “Ensembles de Julia”), et c'est en ce sens que l'on qualifie le double pendule de système chaotique : une perturbation infime de l'état initial peut amener un mouvement radicalement différent. Ces phénomènes sont donc par nature imprévisibles, mais demeurent déterministes : la répétition d'une expérience chaotique, avec des conditions initiales strictement identiques, ne peut en théorie mener à des trajectoires différentes.

De fait, le hasard peut entretenir des liens

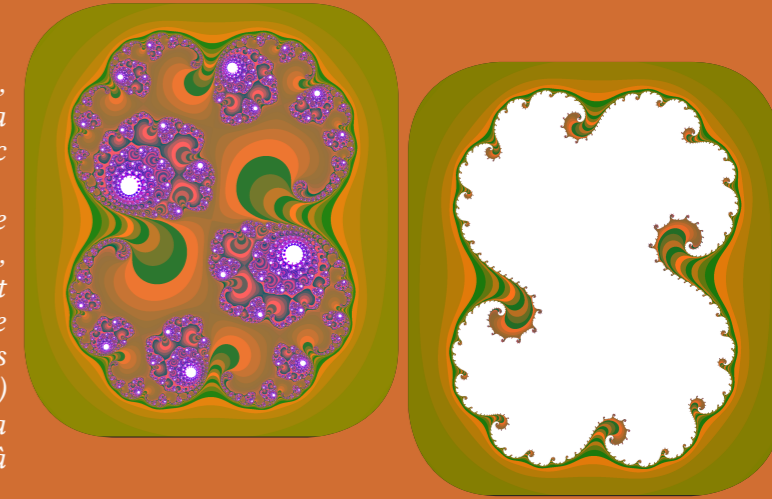
complexes avec le chaos, mais s'en détache par bien des points. Le hasard, ainsi que nous le disions, se résume au choix d'une valeur parmi un ensemble de valeurs possibles. Mais ce choix se fait nécessairement selon une certaine règle, une certaine loi. La loi dite “des grands nombres” stipule ainsi qu'en réalisant une expérience aléatoire un grand nombre de fois (lancer d'une pièce de monnaie, choix d'un ticket de loterie, ...), les résultats convergeront vers une distribution cohérente, une véritable loi de probabilités. Selon le type d'expérience considérée, on pourra même constater l'émergence d'une valeur moyenne autour de laquelle les résultats auront tendance à s'agglomérer, à laquelle on donne le doux nom d'espérance. Remarquons d'ailleurs que des assertions comme : “la pièce a une chance sur deux de tomber sur face” présupposent nécessairement l'existence de lois du hasard.

Nul besoin de rappeler qu'en mathématiques, il existe toute une théorie qui essaie d'appréhender et de quantifier le hasard : la théorie des probabilités. Si c'est elle qui formalise les raisonnements intuitifs que n'importe qui peut mener sur des cas simples comme un tirage d'éléments dans une urne, c'est aussi elle qui fournit les outils pour traiter des cas bien plus complexes. Malgré son étiquette de “théorie”, soutenue certes par l'axiomatique développée par Kolmogorov, elle est extrêmement utile dans de nombreux domaines des sciences qui essaient de prédire des phénomènes liés au hasard. Cela va de la fameuse physique quantique (voir encadré “Probabilités et physique quantique”) à des problèmes bien plus concrets : quelle est la probabilité qu'une machine tombe en panne dans les N prochaines années ? Quelle est le risque qu'un cours de bourse chute suite à un certain évènement ? Soyez-en donc assurés : les

ENSEMBLES DE JULIA

Pour un complexe c donné, l'ensemble de Julia en c , noté $J(c)$, est l'ensemble des valeurs initiales complexes pour lesquelles la suite (z_n) définie par $z_0 = a$ et $z_{n+1} = z_n^2 + c$ est bornée.

Ces ensembles fractals sont en lien avec l'ensemble de Mandelbrot (qui est l'ensemble, fractal lui aussi, des complexes c tels que la suite précédente, en prenant $a = 0$, soit bornée) par le fait que : $c \in M \Leftrightarrow J(c)$ est connexe par arcs (c'est-à-dire en un seul morceau). Sur les figures colorisées ci-contre, représentant à gauche $J(0.285+0.01i)$ et à droite $J(0.285+0.02i)$, une variation très faible de la valeur initiale a a rendu l'ensemble de Julia connexe... Voilà une bien belle illustration du chaos !



probabilités sont d'une utilité et d'une efficacité éprouvées et presque sûres.

Une application élémentaire mais ludique des probabilités est l'estimation de nombres particuliers. Il existe en effet tout un ensemble de méthodes stochastiques (c'est-à-dire reposant sur les probabilités) pour estimer le nombre π , qui est certainement la constante la plus connue des mathématiques. Le jeu des aiguilles de Buffon, par exemple, prédit qu'en lançant une aiguille de longueur a sur un plancher dont les lattes sont de largeur b , la probabilité qu'elle chevauche deux lattes est de $2a/\pi b$. On peut donc, en vertu de la loi des grands nombres, en déduire une estimation de π en lançant un très grand nombre d'aiguilles... Oui, mais combien faut-il en lancer ? L'inconvénient de ces méthodes, c'est leur (très) lente convergence. La loi des grands nombres induit nécessairement un écart-type des résultats en $O(1/\sqrt{n})$. De fait, l'amélioration de la précision d'un facteur 10, autrement dit le gain d'un chiffre significatif, nécessite de multiplier par 100 le nombre d'échantillons réalisés. Par conséquent, pour obtenir 5 décimales de π avec la méthode des aiguilles de Buffon, il nous faudrait lancer environ... 10 milliards d'aiguilles !

Si l'efficacité de ces méthodes peut donc laisser à désirer, du moins pour le cas des aiguilles de Buffon, vous seriez peut-être tentés par les méthodes pseudo-aléatoires qui permettent d'approcher des nombres comme π bien plus rapidement que les méthodes stochastiques. Certaines sont basées sur des suites de nombres particulières, dites “à discrédance faible” — les plus curieux pourront chercher par eux-mêmes de quoi il s'agit. Le problème, si l'on peut dire, c'est qu'elles ne reposent plus vraiment sur le hasard, mais mettent

à profit le principe utilisé dans la génération de nombres pseudo-aléatoires par ordinateur dont on se sert pour les simulations numériques, à savoir la congruence sur de très grands nombres. Mais après tout, certains pourront arguer que nos lancers d'aiguilles n'étaient pas non plus vraiment aléatoires. Quand on y réfléchit bien, nous avons bien plutôt exploité un aspect chaotique du simple lancer d'objet : modifiez les conditions d'un epsilon, et vous obtiendrez un point de chute forcément différent. Il en va de même pour le lancer de pièces de monnaie ou de dés.

Cette nuance entre hasard et phénomène chaotique, que certains prendront peut-être la peine de développer, est parfaitement résumée par la formule de Spinoza, qui nous servira de conclusion : “rien dans la nature n'est aléatoire ; le hasard n'apparaît qu'à travers l'insuffisance de nos connaissances.”•

PROBABILITÉS ET PHYSIQUE QUANTIQUE

$$\int |\psi|^2 dV = 1 \quad \hat{H}\psi = i\hbar \frac{\partial \psi}{\partial t}$$

Les particules, en physique quantique, sont étudiées dans un formalisme probabiliste et décrites par une fonction d'onde ψ .

À gauche : La condition de normalisation traduit le fait que $|\psi|^2$ représente la densité de probabilité de présence et que la probabilité sur tout l'espace est égale à 1. C'est donc une conséquence directe de la théorie des probabilités.

À droite : L'équation de Schrödinger est l'équivalent du principe fondamental de la dynamique à l'échelle quantique.

L
A
C
H
É
S
I
S

La Silhouette

CHANSON : Fadoua BOUSALIM

En me réveillant, je crus que c'était un jour banal,
Un jour comme tous les jours des vacances estivales,
Je n'ai pas cru, même une seconde, que cette sortie me ferait
Un souvenir exceptionnel que jamais je n'oublierai.

Je me promenais en regardant cette multitude de gens,
Qui se précipitaient et couraient, se bousculant souvent,
Puis je m'assis sur ce banc, n'ayant rien à faire,
Je méditais et rêvassais, n'ayant plus les pieds sur terre.

Puis à un moment soudain, j'aperçus cette silhouette,
C'était l'un de ces instants pendant lesquels le temps s'arrête,
Cette personne m'attira, je ne pouvais que la regarder,
C'était paralysant, et sous mes yeux elle s'évadait.

Je voulais lui parler, mais, hélas, elle disparût,
Engloutie par la foule, je l'ai perdue dans la rue,
Cette personne me marqua, je voulais tellement la revoir,
Son image est restée gravée, ancrée dans ma mémoire,
Chaque jour, j'y retourne, je n'ai pas perdu espoir,
Je la reverrai un jour, je ne cesse d'y croire.

La première fois que je l'ai vue, c'était par pur hasard,
Je veux une deuxième chance, je ne vais pas être en retard.

Pourquoi me l'avoir montrée si ce n'est pas pour la revoir,
Elle hante mon esprit, j'y pense matin et soir.

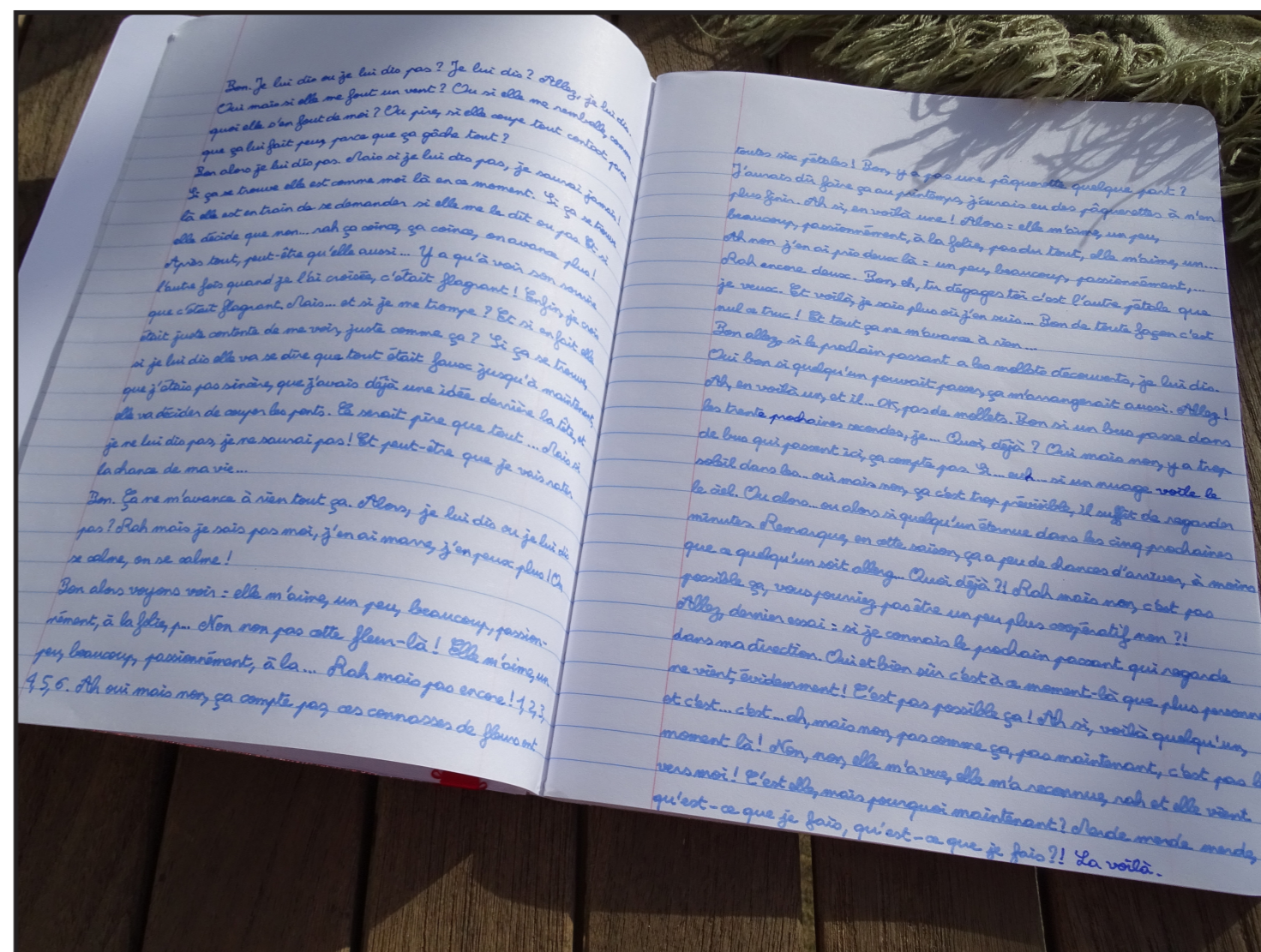
Pourtant, cette image, je n'aimerais pas qu'elle s'efface,
Je suis là, sur ce banc, je languis et le temps passe.

Je veux te recroiser, je veux une autre coïncidence,
Je t'attends, juste ici, en revoyant mon enfance,
Peut-être que j'ai tort et que je ne suis qu'un mirage,
Mais je ne peux pas l'oublier, je ne peux pas tourner la page.

Tout est possible, tant que je vis, tu resteras dans ma mémoire,
Espérer, et puis attendre, c'est tout ce qu'il y a en mon pouvoir.

Je lui dis ou je lui dis pas ?

TEXTE : Zoé TERREAUX





Une dame est assise sur un banc vert, dans un parc. Elle a les cheveux gris et porte un chapeau noir, un chapeau comme seules les femmes ayant vécu à une autre époque savent encore en porter. Elle a des souliers noirs, bien cirés, et un grain de beauté près de la paupière.

Il fait frais, le vent de décembre arrive. Il est bientôt fini le temps où elle pourra rester assise sur un banc vert à contempler la vie qui bruisse.

Un homme passe devant le banc. Il s'avance de quelques pas, hésite, d'une jambe sur l'autre, prenant son élan. Pour une arabesque ? Il s'assoit sur le banc vert. Aussi loin de la vieille dame que la politesse le lui autorise. Il prétend ne pas la voir. Du coin de l'œil leurs regards se frôlent et s'éloignent aussi vite.

Il a un parapluie. Va-t-il pleuvoir ? Il est noir. Ses chaussures aussi sont noires, la droite porte une trace grisâtre sur le côté. Il est grand, mais moins assis que debout. Il a le teint blanc de celui qui voit peu le soleil. De sombres cernes clament que l'homme est soucieux, elles voilent son regard.

Ils sont assis là, ils regardent les passants, les arbres et les nuages. Le monde est calme, leur monde est en paix. Un silence, long, léger comme une bulle de savon.

Un enfant surgit. Les enfants adorent les bulles de savon. Il grimpe tant bien que mal sur le banc vert, entre la dame en gabardine grise et l'homme en complet. Il jubile, il est essoufflé, il a couru jusqu'ici pour le plaisir d'attendre sa mère. Il l'a semée tandis qu'elle conduit la poussette. Il prévoyait d'aller jusqu'au banc d'après mais il est fatigué et il a un caillou dans sa chaussure. C'est pourquoi il s'est assis sur ce banc vert. Il porte une salopette rouge.

Sa mère arrive à la hauteur du banc, lui tend la main. Les trois spectateurs regardent cette main qui semble les inviter. C'est la main fine d'une femme qui se fait invitation, laissant entendre à son cavalier qu'elle consent à ce qu'il l'entraîne sur la piste de danse. C'est leur cadet qui saisit l'opportunité le premier. Il s'agrippe à cette main, s'en va, non sans jeter un dernier coup d'œil en arrière vers les deux compères.

Il est bientôt l'heure du goûter, il a certainement faim. Peut-être va-t-il supplier sa mère de s'arrêter dans une boulangerie pour lui acheter une douceur. Elle a accepté la semaine dernière. Ce n'était pas au même endroit, ils étaient passés par le bassin pour regarder les petits bateaux. Aujourd'hui il y a du vent, les bateaux doivent aller vite. Ils ont fait au plus vite, il y a des nuages.

La dame saisit son sac, elle fouille. L'homme la dévisage, enfin. Puis lève les yeux au ciel. C'est vrai qu'il fait gris, heureusement qu'il a pris son parapluie. Il avait hésité, l'avait laissé dans le vestibule. Il avait descendu les escaliers au lieu de prendre l'ascenseur, suivant les recommandations de son médecin. Arrivé au 3e il s'arrêta. Et remonta. Il va prendre son parapluie. Ce contretemps le met en retard. Il n'aime pas être en retard.

La vieille repose son sac. Elle n'a pas trouvé son livre. Sûrement l'a-t-elle oublié chez Marguerite. Elle y repassera demain. À moins que ce ne soit au café. Elle ne sait plus.

Un jeune garçon passe. Il a l'air romantique des adolescents qui rêvent leur vie. Il ne paraît pas malheureux, déraciné peut-être. Il cherche un endroit où s'asseoir mais la place qu'il convoite lui paraît trop exposée, trop proche des autres, il a besoin de solitude pour penser. De la solitude des grandes villes où on est seul au milieu de la foule, la plus rassurante car démonstrativement volontaire. À cet endroit il serait trop près des autres. La vieille dame doit être gentille, elle lui parlerait. L'homme est plus revêché. Oui, il pourrait rêver à côté de cet homme. Il passe son chemin. Et là-bas sous les arbres ?

La dame se lève, elle a froid. À petits pas dans ses souliers noirs elle s'en va. Sans un regard.

L'homme regarde les nuages, il laisse trainer ses regards dans les nuées. Puis les baisse. Le banc lui souffle qu'une nouvelle personne s'est assise à ses côtés. Il ne l'a pas entendue arriver. Il devait être perdu quelque part.

C'est une femme, une étrangère, une originale. Elle porte des lunettes rondes, elles sont rouges. Elles lui vont bien. Elle vient de les acheter. Ce parc est vraiment joli.

L'homme se demande ce qu'elle fait ici. Elle contemple extatiquement les pigeons, les statues qu'ils souillent et les gens. Elle sourit, cela tranche sur le paysage. Elle a un guide sous le bras. Il a la reliure fatiguée des livres qu'on a beaucoup lus. Que fait-elle ici ?

Elle aime les parcs. Celui-ci est très typique. Elle regrettait confusément de n'être pas rentrée

dans le square qu'elle avait longé ce matin. Il n'était pas dans le guide. Celui-ci n'y est pas non plus. Tout y est fascinant, surtout les gens, c'est un ballet, un véritable ballet. Chacun a sa place, joue son rôle. Dans le jardin du musée un peu plus tôt, elle a entendu un homme et une femme se pencher vers les roses à peine écloses. Ils ont failli se cogner, ils ont ri. Et sans formules de politesse, le plus naturellement du monde, ils ont discuté, deux amis se rencontrant après une longue absence n'auraient pu être plus proches. Ce jardin fut Babel un court instant. Celui-ci est plus grand, moins intime. Les promeneurs y côtoient les passants, les lignes s'étiolent et se reforment, se rejoignent et s'entremêlent.

Son voisin a l'air tout à fait sympathique. Les nuages s'éloignent.

Une jeune fille s'approche. Déterminée. Elle s'assoit là, au bout du banc vert. À côté d'elle un drôle de bonhomme en noir et une jolie femme qui lui sourit. Elle s'assoit toujours sur ce banc quand elle a envie de lire. Il est idéal, un peu reculé mais avec néanmoins du passage. À l'automne, des crocus jaunes ont poussé autour de lui, comme ça, spontanément, sporadiquement, aléatoirement. Comme un bourgeon de vie qui ne pouvant rester sous terre avait décidé de sortir par toutes les failles de la terre.

Elle lit. « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ». À peine plus qu'un murmure dans le vent. Elle n'a même pas dû se rendre compte qu'elle a lancé ces mots. L'homme tressaille. S'apaise. Une réponse. Encore plus douce, chuchotée comme un secret. « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ». La femme les regarde attentivement, l'un après l'autre. Elle se lève, elle les laisse à leur intimité.

Ce soir on joue Mozart au kiosque. Elle doit y retrouver des amis. Le vent joue dans ses cheveux bouclés, ce vent qui a chassé les nuages.

Une rafale en rencontre une autre. Le vent caresse les balles. Ils tombent.

Ils se sont croisés. Ils ont péri. Qui aurait pu se trouver là ? •

Rubicon

TEXTE : Baptiste BARREAU

Cela faisait deux mois qu'Arthur Lester vivait dans les abords de Deauville. Il avait toujours adoré se promener sur les planches, le long de cette interminable plage de sable blanc sur laquelle les parasols aux couleurs pastel reproduisaient la palette d'un peintre en quête d'inspiration. Après avoir parcouru le front de mer, Arthur s'engouffrait dans les rues du coeur de la ville. Il aimait flâner dans les environs du petit meublé qu'il louait, où boutiques de luxe, galeries d'art et autres vieilles maisons à colombage s'enfilaient, formant un anachronisme architectural à l'harmonie saisissante. Deauville était décidément l'une de ses villes préférées.

Mais c'est la nuit que la ville prenait tout son sens pour une partie non négligeable de ses habitants, qu'ils soient temporaires ou non. Car c'est la nuit que cette ville pourtant si policée le jour montrait un peu plus de son vrai visage ; c'est la nuit que le démon du jeu prenait le relais, engloutissant petit à petit les esprits des visiteurs qui se pressaient en masse aux portes du magnifique palace qui accueillait les machines et autres tables où l'on venait rêver sans trop d'espoir aux gains que la chance pourrait apporter.

C'est après que sa femme l'a quitté qu'Arthur avait décidé de prendre la route de Deauville. Il avait l'habitude de fuir le monde et d'aller contempler la mer dans ses mauvaises passes. Cette fois-ci cependant, c'était différent. Il n'arrivait pas à retirer de son esprit les quelques mots qu'elle avait écrit, ces quelques mots qu'il avait retrouvés sur la table de leur salon, en rentrant de son travail.

« Ça ne peut plus continuer ainsi. Tu es devenu toxique pour nous. Je pars avec Julia. Au revoir, Arthur. »

Toxique. C'est le mot qui avait le plus surpris Arthur. Au fond, il pouvait comprendre qu'elle veuille partir. Ces derniers temps, son travail avait tourné à l'obsession. Après leur départ, croyant encore à leur possible retour, il avait essayé d'arranger la situation en démissionnant. Mais cela n'avait rien changé. Pire encore, cela lui avait laissé encore plus de temps pour penser. Et penser, c'est ce qui était réellement devenu toxique pour Arthur Lester.

Penser, et le jeu. Quiconque s'installe à Deauville, ne serait-ce que pour quelques jours, passe forcément un moment, si petit soit-il, à arpenter les couloirs du casino majestueux qui se dresse dans toute sa splendeur face à la mer. Le jeu est un excellent dérivatif pour qui cherche à se vider l'esprit ; aussi Arthur avait-il commencé à jouer, et il joua plus qu'il n'aurait fallu. Bientôt il ne pût plus s'arrêter, et chaque soir les sommes mises en jeu devenaient de plus en plus grandes – et les pertes, aussi. Mais ce soir, cette enfilade de déboires prendrait fin. Ce soir, la chance allait enfin tourner.

Comme à son habitude, Arthur approcha du casino sur le coup des dix heures du soir. Son goût du jeu avait beau le faire arpenter ce lieu tous les soirs, il n'aimait pas jouer seul à une table. Il avait donc fini par trouver une heure d'arrivée qui lui garantissait à la fois de trouver de l'animation ainsi qu'une place à ses tables de jeu favorites, la présence d'autres joueurs à ses côtés ayant le bon goût de le conforter à s'adonner avec encore plus de passion à son vice.

Cela faisait maintenant deux mois qu'il se sacrifiait à ce rituel, mais Arthur ne manquait cependant jamais d'être impressionné par ses premiers pas dans le casino. Une fois la porte tournante traversée et les vigiles salués, on pénétrait dans un vestibule entièrement fait de marbre, flanqué à ses deux

côtés par des escaliers hélicoïdaux monumentaux. C'est une fois ces escaliers montés que l'on pouvait commencer à entendre le bruit des machines à sous. On pouvait alors choisir de suivre ce bruit, ou bien de se retourner vers les escaliers : une immense baie vitrée s'étendait alors depuis l'entrée jusqu'au plafond, laissant à voir dans la pénombre ambiante les vagues de la Manche s'écraser tranquillement contre le sable. Arthur, lui, ne s'était retourné que la première fois. En continuant vers le bruit, le marbre faisait alors place à des tapisseries aux reflets d'or et de bordeaux, et c'est dans cet univers calfeutré que le bal des machines à sous pouvait commencer. Arthur ne prenait jamais la peine d'aller jusqu'à la grande salle ; il tournait à gauche, et, longeant le bar, se dirigeait alors vers la salle des jeux de table.

Après avoir retiré quelques jetons, Arthur s'approcha de sa table de Blackjack habituelle, celle à laquelle on faisait face en pénétrant dans la salle. La soirée commençait bien : il restait justement une place de libre à l'extrémité gauche de la table, qu'il s'empressa d'occuper. Il salua les six autres joueurs et le croupier, puis commença à placer ses mises. Après quelques tours plus ou moins fructueux, le jeu allant bon train, Arthur prit le temps d'examiner les autres parieurs qui composaient la table.

À son côté se tenait un homme d'une cinquantaine d'années au costume flambant neuf, un genre de cadre supérieur qui semblait plus concentré sur la discussion avec le croupier et les joueurs que sur ce qui pouvait se passer sur le tapis ; venaient ensuite quelques jeunes venus s'essayer, sûrement pour la première fois, au frisson du jeu, et, clôturant la table, un couple de personnes âgées qui prenait chaque fois un long temps de réflexion avant de se décider du coup à jouer, épuisant chaque tour un peu plus la patience du croupier.

Arthur avait l'habitude de prolonger son observation des joueurs par une analyse un peu plus précise de leur façon de jouer - cela constituait, selon lui, le meilleur moyen de savoir ce qui se tramait dans leur tête. Les plus prévisibles ici étaient sans aucun doute les doyens de cette partie : le temps qu'ils pouvaient mettre à jouer n'était que le reflet de leur inexpérience totale du jeu, la meilleure preuve en étant la fonte

relativement rapide de leur pile de jetons à mesure que la partie avançait. Contre toute attente, les trois jeunes joueurs semblaient maîtriser les bases de la stratégie de jeu optimale, mais leur manque d'assurance et le fait qu'ils jouaient à leurs seules économies les faisait prendre des décisions souvent trop frileuses : ils ne tarderaient pas, Arthur en était convaincu, à devoir quitter la table faute de jetons. Le plus inattendu cependant restait le cinquantenaire. Malgré sa décontraction apparente, l'homme jouait un jeu parfait à tout point de vue, si bien que le casino, dans l'espoir de le déstabiliser un peu, ne tarda pas à venir lui proposer un rafraîchissement - alcoolisé, bien entendu -, qu'il accepta sans broncher.

« Monsieur, c'est à vous. », lâcha le croupier en direction d'Arthur.

Perdu dans son examen de l'homme, Arthur en avait totalement arrêté de suivre le jeu. Ayant repris ses esprits, il continua de jouer, mais de manière distraite. Son voisin ne manqua pas de le lui faire remarquer :

« Eh bien ? Vous qui jouiez si bien au début, vous venez de faire une erreur grossière... Depuis quand un joueur comme vous tire à 14 contre 6 ?

- Vous avez raison, je devrais faire plus attention à mes jetons, répondit Arthur avec un petit rire. Merci de vos conseils avisés ! Mais je ne crois pas vous connaître ?

- Et vous croyez bien. Appelez-moi Daniel, cela devrait vous suffire, au moins pour le moment. Pour le reste, je ne suis qu'un banquier qui vient chercher un peu de frisson ici... Enfin, comme beaucoup de gens ici, j'imagine.

- Enchanté ; moi, c'est Arthur, lui dit-il tout en lui serrant la main. Au chômage, depuis presque deux mois aujourd'hui. Je ne sais pas si, ce soir, je suis venu pour le frisson ; à vrai dire, quand on vient quotidiennement, il finit par disparaître un peu. Non, je préfère avoir l'occasion de rencontrer d'autres joueurs. Je crois qu'au fond, c'est pour ça que je continue de venir.

- Un chômeur au casino ? Voilà un événement bien inhabituel... J'espère que vous aurez la chance de votre côté ce soir - ça ne devrait pas poser trop de soucis, si vous faites un peu attention

à ce que vous faites !

- Merci bien, espérons qu'il en soit de même pour vous.

- Messieurs, le jeu continue », leur jeta froidement le croupier.

Après s'être excusés, les deux hommes se concentrèrent de nouveau sur la partie. Les jetons comme les verres vides commençaient à s'accumuler devant le voisin d'Arthur. L'alcool - un whisky single malt, en l'occurrence - commençait à se faire sentir sur le jeu de ce dernier, ce qu'Arthur ne manqua pas de constater. Lui continuait de jouer mollement, évitant de se faire trop remarquer. Le tout était qu'il réussisse à s'occuper, en jouant, une bonne partie de la soirée.

Après une petite heure de jeu et quelques verres de plus, Daniel commençait à encaisser de lourdes pertes. Dans un éclair de lucidité, il décida de quitter la table. En emportant ses jetons, et après avoir pris le soin d'en donner un en guise de pourboire au croupier, il dit à Arthur :

« Arthur, c'est bien ça ? Comme vous voyez, ma soi-disante maîtrise du jeu ne m'aura pas aidé à gagner ce soir ! Que diriez-vous de finir la soirée autour d'un verre, au bar ?

- Avec plaisir, Daniel. Laissez-moi deux minutes, je vous rejoins. »

Sur le chemin du bar, Arthur se mit à penser. Quatre mois. Cela faisait quatre mois que tout avait commencé. Et depuis tout ce temps, l'image était restée toujours aussi vivace dans son esprit, l'empêchant chaque soir de trouver le sommeil. La nuit, noire. Les gyrophares des voitures de police et des ambulances se reflétant sur la surface glacée du lac Daumesnil. Et, flottant en son milieu, une masse inerte, d'une blancheur presque diaphane. Lorsque la vue commençait à s'habituer à l'obscurité ambiante, on pouvait distinguer à l'une des extrémités de l'étrange forme un amas tentaculaire dont la couleur se confondait presque avec la teinte des eaux. C'est alors que l'imaginaire laissait place à l'atroce réalité. Des cheveux. Ce magma informe n'était rien d'autre que des cheveux. Et cette masse n'était rien d'autre que le corps sans vie d'une jeune fille à qui le destin

n'avait pas permis de connaître plus de vingt printemps. Mais c'était son visage qui avait le plus marqué Arthur. Un visage aux airs si innocents et que le rouge n'animerait plus jamais. Un visage dont les yeux, rendus vitreux par le froid des eaux, semblaient fixer Arthur.

Arthur revint alors à lui. Assis au comptoir, l'homme lui faisait signe de venir s'installer à son côté. Laisant là son air grave, Arthur lui répondit avec un sourire et le rejoignit d'un pas tranquille.

« Je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps ?

- Le temps pour moi de continuer à descendre quelques verres, tout au plus ! », répondit l'homme, joignant le geste au verbe en une magistrale levée de coude.

Pour ne pas laisser son compagnon de soirée seul dans la libation, Arthur commanda une flûte de champagne. Les deux joueurs devisaient tranquillement, évoquant tour à tour leurs expériences de jeux les plus marquantes - fructueuses, ou non. Tout en continuant de discuter, Arthur continua l'examen méticuleux qu'il avait commencé à la table de Blackjack.

L'homme avait décidément un style vestimentaire comme on en voyait que rarement. Sur son costume, un trois-pièces, on pouvait distinguer une légère chaîne pendre de son gilet. Une montre à gousset. À ses mains, une seule bague, portée à l'auriculaire droit : une chevalière, qui semblait trop large pour son doigt. Ce devait être un héritage ; une chevalière d'un autre temps, ornée du blason d'une quelconque noble famille. Il ne manquait à cet homme que le haut-de-forme, et celui-ci n'aurait en rien juré à Ascot. Cependant, sa voix, son port ne laissaient en rien transparaître le prestige et la grandeur inhérents aux grandes lignées, ce qu'Arthur n'avait pas manqué de remarquer.

« Cette chevalière à votre doigt, c'est un héritage de votre famille ?

- Pas du tout ! C'est une bague que j'ai achetée lors d'une vente aux enchères... Elle est un peu grande pour moi, mais je trouve que cela lui ajoute du cachet. Le prix de cette bague, mon cher, vous paierait le plus fabuleux des voyages ! lui rétorqua non sans orgueil le banquier, sur qui l'alcool

commençait à avoir prise de manière évidente.

- À un tel prix, il faut bien qu'il n'y en ait qu'une, non ?

- Et comment ! Vous pensez bien que c'est aussi ce qui m'a plu dans l'objet. Une pièce unique au monde, et j'ai en ma possession tous les documents pour en attester !

- C'est une vraie fierté, que de posséder un tel bijou. Vous permettez que je l'observe plus en détail ? »

Dans sa vanité tourbée, l'homme ne broncha pas et tendit la bague à Arthur. Celui-ci l'examina sous toutes les coutures, tournant et retournant l'objet entre ses doigts. Après quelques passes, il arrêta son regard sur le blason qui l'ornait. Un lion cabré portant calice sur écu Suisse. Arthur, pensif, resta quelques instants perdu dans la contemplation de cette gravure. Il reprit soudain ses esprits, et s'excusa auprès de son compagnon d'un soir pour aller fumer une cigarette dans l'un des quelques fumoirs qui garnissaient la grande salle du casino.

Dans le fumoir, Arthur s'installa tranquillement. En allumant son briquet, le flot des souvenirs reprit son cours impétueux. Les flashes immortalisant le corps ramené au bord du bassin semblaient stopper le cours du temps. Arthur se revoyait encore auprès des eaux, sous le couvert d'un vieux saule, plantant ses yeux dans ceux du cadavre. Il avait la désagréable impression que la jeune fille le questionnait, et il ne savait que lui répondre. Arthur n'arrivait pas à détourner le regard, s'engageant chaque instant un peu plus dans ce face-à-face morbide. Pourquoi elle, plutôt qu'une autre ? Pourquoi si tôt ? Quel monstre odieux était capable d'un tel acte ? S'il ne trouverait sans doute jamais réponse aux deux premières interrogations, il pourrait toujours tout mettre en oeuvre pour répondre à la dernière... Quand les portes du fourgon de la morgue se refermèrent, sa décision fut prise.

La question le mettait au supplice. En tant qu'inspecteur à peine entré en poste, Arthur ne pouvait lui-même conduire une enquête. Il s'était cependant dévoué corps et âme au commissaire en charge, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour faire progresser les recherches. Mais le commissaire s'était vite fatigué de ce dossier. Il ne

s'agissait après tout que d'un meurtre sordide d'une étudiante sans le sou de plus, une de ces affaires qui arrivent ponctuellement et auxquelles on ne trouve jamais de coupable. Après un mois et sans jamais aucune piste tangible à suivre, l'affaire fut définitivement abandonnée, et le dossier rejoignit les archives des cas non élucidés. Arthur ne pouvait cependant s'y résoudre. La promesse qu'il s'était faite, si futile puisse-t-elle être, se devait d'être tenue.

Pendant un long mois, Arthur continua tant bien que mal les recherches. Chaque soir, une fois son service terminé, Arthur reprenait le dossier. Cela avait commencé par quelques minutes, puis s'était rapidement transformé en quelques heures. Pour Élisabeth, la situation devenait de plus en plus compliquée. Elle avait eu beau le soutenir dans ses débuts, le voir revenir chaque soir de plus en plus tard et être de moins en moins présent pour Julia et elle lui rendait la vie impossible. Julia ne comprenait pas pourquoi elle ne voyait presque plus son père. Et dans le fond, Élisabeth non plus. Pourquoi s'investissait-il autant dans cette affaire ? Lui-même n'avait pas su répondre à la question. Il le devait, c'était tout.

Durant ce mois, son dévouement lui avait cependant fait faire d'énormes progrès sur l'affaire. L'analyse médico-légale était plus riche d'enseignements qu'il n'y paraissait au premier abord. On pouvait y lire que la jeune fille n'était pas morte par noyade, mais par strangulation. Les différentes marques sur son corps montraient qu'elle s'était débattue - en vain. On avait retrouvé des traces d'un ADN différent au niveau des organes génitaux de la victime, mais cet ADN n'était pas répertorié dans les bases de la police. L'hypothèse du viol était plus qu'envisagée. Mais la note la plus intéressante, c'était celle d'une marque rouge retrouvée au niveau du cou de la victime. Outre les marques des mains de l'agresseur, qui étaient sans nul doute celles d'un homme de corpulence moyenne et encore dans la force de l'âge à en juger par la pression appliquée au cou de la victime, on avait retrouvé, comme imprimé directement sur la peau, un étrange symbole. C'était sans doute le froid du bassin qui avait permis à ces traces de rester aussi visibles. Sur la photographie du légiste, on distinguait ce qui semblait être une

coupe, tenue par une main griffue. Les contours en restaient flous, mais leur interprétation ne faisait aucun doute. C'était cette piste qu'avait suivie Arthur, plus que celle d'un quelconque violeur en série. Son mois avait été pour la majeure partie du temps occupé par des recherches concernant cette marque. Celui-ci ayant vite soupçonné qu'il s'agissait-là d'un ornement de bijou, plus probablement une bague, il avait fait le tour des maisons de vente aux enchères parisiennes pour essayer de remonter la piste. Après quelques recherches infructueuses, il finit par toucher au but. Avec l'aide d'un mandat, falsifié par ses soins, il put obtenir les coordonnées du client qui avait fait l'acquisition de la chevalière. La falsification lui valut une mise à pied ; qu'importe. Il crut l'espace d'un instant qu'il pourrait alors consacrer plus de temps à sa famille - il n'en fut rien. Son obsession, chimère difforme, enflait chaque jour un peu plus dans son esprit. En peu de temps, il réussit à obtenir l'une des adresses de l'homme en question : une maison de caractère, sur le front de mer de Deauville. C'est à ce moment qu'Élisabeth, à bout, lui laissa le message. Il prit alors la route de la fameuse station balnéaire normande, et commença sa traque.

Il s'avéra que l'homme, en bon banquier, était réglé comme du papier à musique. Il venait passer tous ses week-ends dans sa résidence secondaire, et semblait aller au casino chaque fin de mois. Arthur comprit que c'était là sa meilleure chance de l'approcher ; il commença donc à apprendre les pratiques du bon parieur, et se prit vite - trop vite - au jeu. Le premier mois, Arthur l'avait observé jouer. C'est au deuxième, aujourd'hui, qu'il s'était décidé à passer à l'action. Et sans le savoir, l'homme avait scellé son destin. Arthur retrouva le cours de sa pensée. Il composa un numéro, et porta le téléphone à son oreille.

« Vous avez mis le temps ! C'est le paquet entier, que vous avez fumé ? Votre champagne avait réchauffé... Je me suis permis de vous en reprendre une coupe. »

Arthur ne répondit pas. Sur son visage, la détermination avait laissé place à la lassitude maniérée qu'il avait arboré tout au long de la

soirée. Il ne se cachait plus, désormais. C'était définitivement ce soir que la chance tournait.

« Connaissez-vous le lac Daumesnil ?

- Il m'est arrivé de m'y promener, oui... Pourquoi cette question ? rétorqua-t-il, blêmissant à vue d'oeil.

- Anna Santo. Pourquoi elle ?

- J'ai peur de ne pas vous...

- Pourquoi ? Répondez. J'ai besoin de savoir pourquoi. Vous ne pouvez plus vous échapper. Les vigiles du casino sont prévenus. La police est en route. Votre si merveilleuse bague vous a fait défaut. Il n'y a plus rien que vous puissiez faire pour vous sauver, alors répondez. »

L'homme, stupéfait, fixa Arthur Lester. Puis il promena son regard sur la grande salle. Arthur avait dit vrai - les vigiles semblaient focalisés sur lui. Affaissé sur lui-même, pâle et suintant, il avait l'air pitoyable des hommes à qui l'on passait la corde au cou après qu'ils ont épuisé toutes leurs forces pour garder contenance en montant les escaliers qui conduisent à l'échafaud. L'alcool aidant, il bafouilla quelques mots :

« Le frisson... J'ai voulu tenter quelque chose de nouveau. Oui, une nouvelle expérience... Elle avait eu l'air d'accord, au début. Puis elle a commencé à se débattre... À menacer de tout raconter... Vous comprenez, dans mon métier, la moindre affaire de ce genre qui s'ébruite équivaldrait à la destruction pure et simple de ma position, de ma carrière... Alors, j'ai mis mes mains autour de son cou si fin. Et j'ai serré. Puis j'ai serré plus fort encore. Elle n'a pas arrêté de me fixer tout du long. Sur la fin, elle ne cherchait même plus à se débattre. Elle avait abandonné. J'ai camouflé son corps dans les hautes herbes au bord du lac, et je suis parti. Ses yeux... Ses yeux n'ont jamais cessé de me fixer depuis.

- Pourquoi elle ?

- Cela aurait pu être elle, ou n'importe qui d'autre. J'imagine qu'elle s'est simplement trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment. Elle était si belle... »

Arthur siffla la coupe de champagne d'une traite, puis quitta le casino sans se retourner, ni lancer

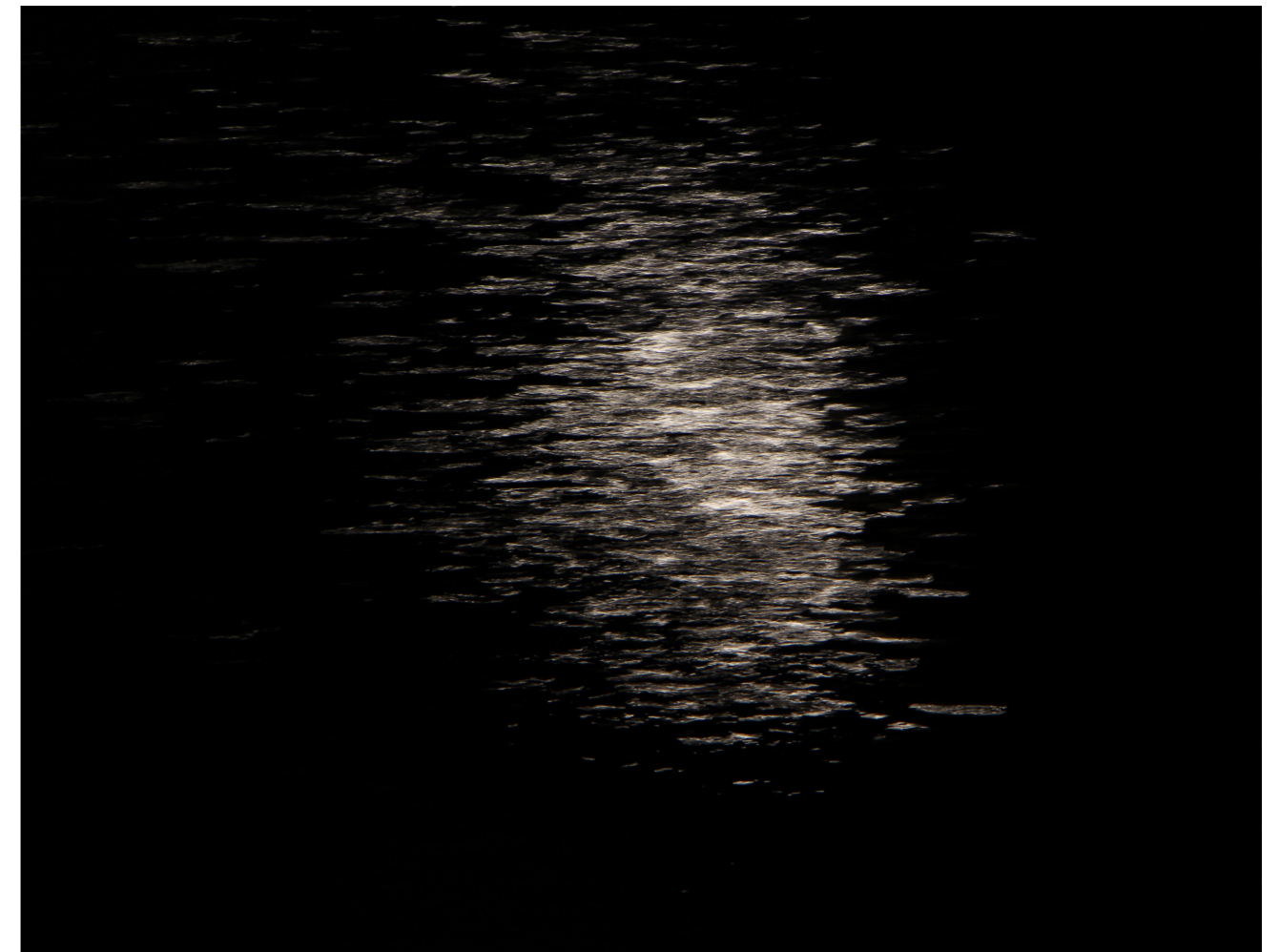
un dernier regard à l'homme qui avait, sans le savoir, accaparé un pan entier de sa vie, et emporté irrémédiablement dans son vice ce qu'il avait mis tant de temps à construire.

Le long de la plage, Arthur repensa à tout le chemin qu'il avait parcouru, tout ce que cette enquête avait pu lui coûter. Cela semblait si absurde. Tout abandonner, aller jusqu'aux portes de la déraison, pour que cela finisse ainsi. Il n'avait finalement pas réussi à obtenir toutes les

réponses qu'il cherchait. Bien sûr, il avait réussi son objectif. Mais la victoire avait dans sa bouche un goût terriblement amer. Un goût de fer... Un goût de sang.

Peut-être allait-il pouvoir retrouver Élisabeth et Julia. Peut-être pas.

Ce soir en tout cas, il pourrait dormir paisiblement. Les yeux se seraient enfin clos. •



PHOTOGRAPHIE : Marc BESSE

CERTITUDE

TEXTE : Alain DUCRET

Qu'importent les fantômes du hasard,
 Qu'importent les doutes à l'œil hagard,
 Qu'importent mes peurs qui se font blizzard
 Tout n'est que certitude en tes regards

Qu'importe l'aléa sans un remord,
 Qu'importe le terrible temps qui dort,
 Nos pas écrivent quelques lettres d'or
 Qui chantent que l'amour jamais n'est mort.

Qu'importe l'heur des rencontres, j'attends,
 Comme l'hirondelle attend le printemps,
 Comme la chrysalide attend l'instant,
 Comme la lune attend les preux amants.

J'attends que de nouveau nos corps tournoient,
 Que de nouveau tu dances sous mes doigts,
 Que tes sourires dessinent mes joies,
 Que nos baisers réinventent le choix.

Portrait Sans Retouche Portrait Sans Retouche



PHOTOGRAPHIES : Valentin BAILLARD



Portrait Sans Retouche Portrait Sans Retouche

Sans doute

Exercice d'écriture spontanée

TEXTE : Valentin BAILLARD

La lune est pâle et le ciel est vide. Le vide me parle et la grâce pâlit. Surtout sans la voir. Sans rêve pour y croire. J'y prends goût, je dénonce. J'élève tout en une once, de gloire. Comme un songe dans le noir. C'est une hégémonie. Une horreur. Ce qui se trouve n'est qu'un long pleur. De l'eau. Sous les ponts. De l'herbe. Sur le front. J'attends leur passage. J'attends leur rire. Les vieux ont leurs adages, mon corps a ses ires. Ses fondations sont instables, mon esprit s'effrite, sur le béton. Quand aurons-nous des fruits dans nos bastions ?

J'attends sur le fronton de la citadelle. Les siècles ont rongé ses flancs comme le visage d'un vieillard de pierre. La silhouette se détache de l'horizon vibrant d'écume. Quelle heure est-il ?

Sur les pierres, ma main. Dans ses serres, demain. Il tient le monde trop haut, rien ne tombera de peur de retomber sur soi. Fertile et détachée, les yeux se tournent vers le ciel, les bras contre le ventre et les cils comme des ailes. La lisière frôle les nuages. Les nuages massent le soleil. Le soleil caresse la peau. La peau érode les troncs.

Il se tient devant moi et me dévisage. Des bouts d'expressions tordues comme s'il s'était collé un masque impassible imparfait sur un visage de dégoût. Je le révulse, je le sens. Il est venu seul et tôt pour que je le suive, et il n'est pas content.

Rondeur, frondeur, cantatrice des vices. La grande évasion, le parc, les pions. Justement me direz-vous. Faussement. Brûlant. La langue pend dans le vent et siffle. Les lianes pendent du paradis. Il croule et penche comme le veut la tradition. Des fois ils tombent. Les fébriles. Ceux qui veulent y rester.

Je regarde les arbres par la fenêtre. C'est idiot. Ils ne font rien de plus. Le soleil tombe sur mes genoux. On va vers le nord. Le gars est sur le siège passager et fait toujours la gueule. Je pense qu'il me prend pour une pourriture. Un profiteur.

Une maison. Un feu. Une cheminée. Un tapis et la nuit. C'est un lieu pour chauffer et mourir. Les bêtes hurlent. Ou les cauchemars. La neige étouffe. Elle apaise et étouffe. C'est l'ombre de la pluie qui tombe mille mètres plus haut. C'est l'ombre de mon père qui tombe, et deux mots. Il les chuchote comme à mon oreille, mais je suis en bas et je le regarde. Et dans l'escalier coule quelque chose. Il sourit. À l'envers. Tout s'éteint. Il suggère, que je parte, loin. Pas lui. L'autre.

Ils sont trois maintenant. Et ils sont tous laids et renfrognés. Je rentre sans leur permission. Il faut que je voie le chef. Deux mains m'interceptent devant le bureau d'accueil. L'ascenseur s'ouvre. C'est lui, et des gardes. Je dois être seul. Il le veut lui aussi, il ne le sait pas encore. Je crie « La poupée rouge dans la bibliothèque ! » Ses jambes tressautent un court instant. C'est allé vite. Il éjecte les autres et nous mène face à face, dans une grande salle noire qui sent l'oubli.

Pudeur cachée sous l'aplomb. Tout n'est que rouge sous la peau. Seuls, les jours d'été sont les plus longs. Rencontres et sourires flottent à la surface. De l'eau. Explode, colombe. Explode et retombe. Comme seuls savent le faire les oiseaux. Comme seuls savent le faire les oiseaux.

Il ne veut pas comprendre. Il veut savoir. Je lui donne un nom. Je sais qu'il a peur. Sans même s'en donner la peine, il sort un mouchoir de sa veste et s'essuie les mains. Je le regarde avec attention. Je lui donne un autre nom. Ce

sont ceux qui ne devraient pas être en vie. Très exactement eux. Et ils le savent. Et je le sais. Lui ne fait qu'écouter. Non. Il calcule. Il s'adapte. Je n'ai jamais vu une telle force.

Les blés seront bons pour la récolte. Ils seront tout juste bons pour ceux qui doivent les manger. Car après tout, c'est pour cela que quelqu'un les a plantés. C'est pour cela qu'ils existent. C'est absolument inutile. De même que le reste. Celui qui vous dit ça est un con. Parce qu'il mange. Alors il n'a qu'à bien fermer sa gueule. Tout n'est là que pour le reste. Il reste. Tout reste. Attends, non. Tout demeure.

Je lui annonce la nouvelle. Il s'y était préparé. Il écourte la rencontre. À la sortie, un homme en costume me tend une enveloppe garnie. Il crache

dedans. Qu'importe. Sur le palier, je l'entends. Ce qui sort de la bouche des amis. Parce qu'après tout, après une vie entière à semer la merde, ce sont vos derniers amis. Vous savez bien. Un ami et du silence, qui dure.

Dans l'embrasure de la porte ouverte, un bel homme. Le destin fait grincer l'air ce matin. Abreuve les raisons que l'arraison couve. L'humain. Est-il beau ce fardeau ? Qu'en dis-tu, toi qui m'écoutes ? Longtemps que tu me sèmes à ta guise. Un rêve lucide du réel ? Oui c'est bien dit. C'est bien moi.

Il le méritait.

Certes. •



PHOTOGRAPHIE : Marc BESSE

P
Ô
L
L
E
S

ÉCLIPSE, Laurent LIN

Dispersion contrôlée

DIPTYQUE : Simon RODRIGUEZ

Le hasard, l'aléatoire sont des thèmes qui me passionnent, à la croisée des maths, de l'art et de l'informatique. Dans ce dernier domaine, il y a depuis longtemps un intérêt pour tout ce qui touche à la génération procédurale (basée sur le hasard et les nombres aléatoires), notamment d'images, de textures, ... À l'opposé de ce hasard « contrôlé », on trouve tout ce qui a trait aux bugs, aux glitches, les données qui se corrompent après des copies successives, les fichiers contenant des erreurs qui se propagent...

Ma contribution se place à mi-chemin entre les deux ; elle tente de retrouver le hasard « brut » en partant de quelque chose de déterministe (une photo). Est-ce que le hasard contrôlé peut donner l'impression de pur aléatoire ? En appliquant à quelque chose d'ordonné des règles simples et quelques lancers de dés, peut-on retrouver le chaos ? En travaillant sur cette image, en laissant le hasard la déformer, perturber ses couleurs, la découper, la perturber, une autre question peut-être plus importante est apparue : le vrai hasard est-il intéressant ? Laisser l'image se dégrader, se détruire complètement, ne donne rien d'esthétique ou de captivant. Le hasard, que l'on perçoit à première vue comme quelque chose d'étrange et d'incontrôlable, n'est finalement que désordre et ennui. Le hasard seul ne peut peut-être pas être artistique ; il lui faut un cadre, des limites et un guide, l'artiste.

Une ultime question se pose alors : faire intervenir le hasard, est-ce relâcher l'emprise que l'on a sur notre propre œuvre ? Est-ce encore ma création ? Finalement, cette image ne m'est pas totalement due et n'est pas totalement due au hasard. C'est un mélange, cinquante pour-cent de l'un, cinquante pour-cent de l'autre. •



[50%]

Caractères bien encrés

TEXTE : Clément NICOLLE

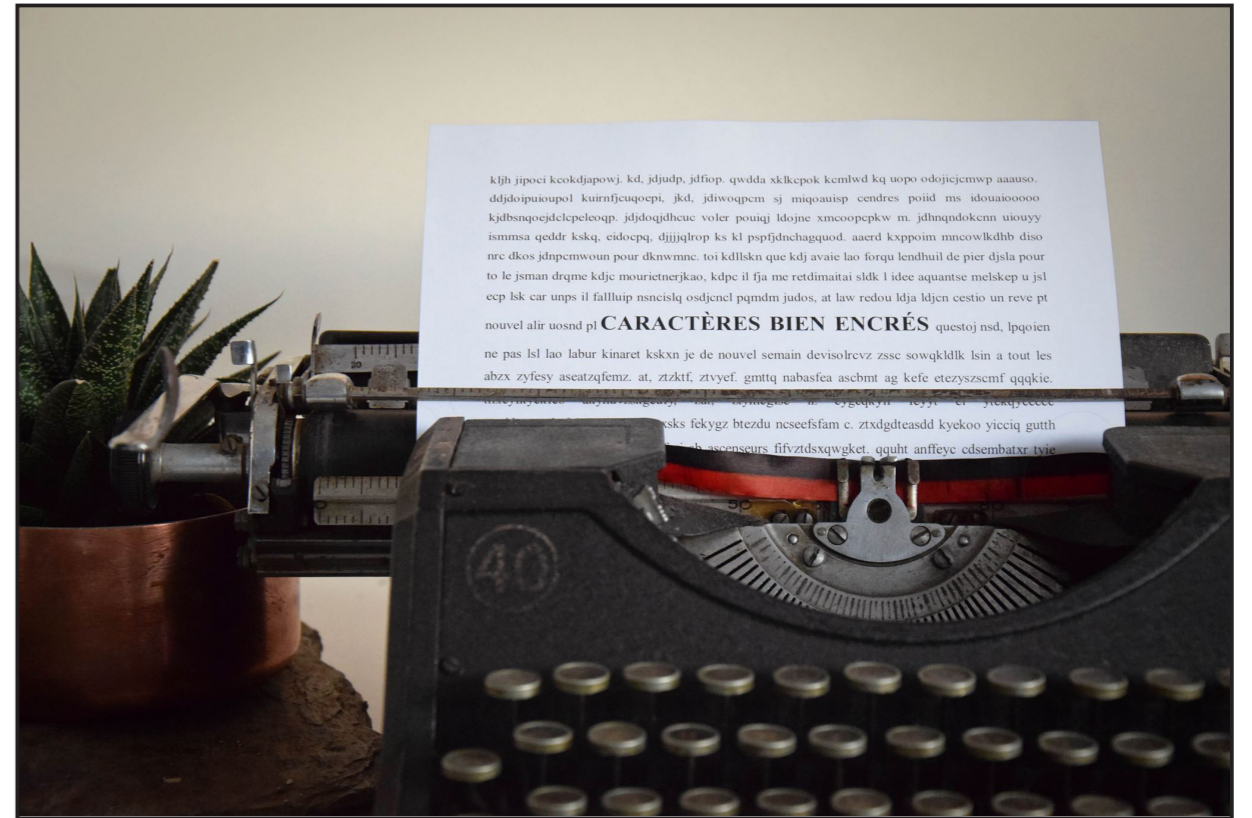
En franchissant l'immense porte boisée du Tribunal correctionnel, il se préparait à surgir en haut de l'escalier des Gémonies. Pourtant, au lieu des boules de papier, des tomates flétries, des pierres, Aristol Cheminal ne reçut que les flashes puissants des appareils en pleine figure, foudre sous le soleil. Il aurait pu laisser s'échapper le soupir de soulagement coincé dans sa gorge, mais il avait compté le nombre de journalistes accrochés à leur calepin dans la salle d'audience, et il savait trop bien que leurs feuillets, comme ces pellicules, iraient trouver sous peu un écho considérable.

Il descendit les marches avec l'expression grave du marbre de stèle. En bas, en bordure de trottoir, ses deux gardes du corps, Jean-Alfred et Hugantin, l'attendaient avec son scooter. Ils ne lui adressèrent pas la parole, ainsi que leur contrat le stipulait. Aristol revêtit la veste légère en cuir noir que lui tendit Hugantin, puis le casque sombre que lui présenta Jean-Alfred. Il tourna la tête sur la droite, inspecta son rétroviseur, tourna à nouveau la tête, avant de s'éloigner dans une joyeuse pètarade

des juges, des avocats, des journalistes. Il eût voulu les faire tous sauter dans le même boucan.

Ses deux gorilles le suivaient. Le scooter étant trop petit pour les cuisses énormes d'Hugantin, qui roulait à son aise sur une bécane américaine. Jean-Alfred, sculpté dans un bloc de grès bien plus fin, se contentait d'un modèle similaire à celui de son employeur, seulement moins puissant. Aristol resta concentré le temps de quitter la signalisation citadine. Une fois passé le nom raturé de la ville, il s'autorisa à réfléchir.

Sous son casque, il se demandait ardemment si la condamnation qu'il venait de subir était le premier fléchissement de son destin, celui contre lequel il s'était tant prémuni. De sa vie, il n'avait encore jamais goûté à ce point la saveur de sciure en bouche que procure l'échec, à cette impression que toute nourriture est empoisonnée, que le vent dans les arbres transporte les murmures de commérages entre branchages. Sur l'autoroute sans encombre qu'il s'était tracé, un caillou était resté



PHOTOGRAPHIE : Swallon

sur la voie, et il avait roulé droit dessus, décollé dans les airs, virevolté en tonneaux, atterri dans le décor. Qui avait mis ce caillou sur sa route ? Lui, et lui seul. Il ne pouvait en vouloir qu'à lui-même. Aurait-il pu l'éviter ? Oui, sans doute.

La précaution qu'il avait prise à se caparaçonner d'une invisible armure avait fini par se retourner contre lui. Dans la salle de réception où était organisé ce fichu gala, il avait cru entendre son nom en celui de cette société galeuse, « Girastol ». Ses sens s'étaient immédiatement tendus vers la discussion, ses oreilles s'étaient dressées avec la précipitation du chien policier qui voit passer une camionnette de baron de la drogue. Quatre hommes en costume sombre, chemise pâle, cravate unie, parlaient dans un coin du grand salon, sous le portrait d'un aristocrate à rouflaquettes, une flûte de champagne presque vide à la main. Aristol, avec sa science développée de la physiognomie, avait aussitôt compris qu'il s'agissait d'hommes d'affaires avisés. Leurs voix se brouillèrent dans la cohue générale, et il n'entendit plus que des chiffres

et du vocabulaire de banquier au milieu d'autres vagues onomastiques. Usant de son tact aiguë, de son agilité d'esprit comparable à celle purement physique des chatons au crâne caoutchouteux capables de s'immiscer par les interstices sous les portes, il était arrivé à s'introduire dans la discussion sans la rompre totalement. Après de brefs échanges de politesse, quatre remplissages de coupe, par d'habiles questionnements posés avec l'intonation de la futilité, il parvint à faire revenir la conversation en arrière. Le nom de « Girastol » fut à nouveau prononcé. Alors Aristol saisit sa méprise.

Cependant, il trouvait à cet entretien un ton étouffé, qui en disait plus long que les accents volontiers volubiles. Girastol fabriquait des éoliennes révolutionnaires, autant par leur forme que leur production d'électricité. Girastol commençait à étendre ses bras en Europe, et bientôt au Moyen-Orient. Girastol allait dévoiler sous peu une nouvelle technologie plus puissante que la précédente. Mieux, le moins âgé des quatre

hommes, le seul à ne pas avoir encore les cheveux grisonnants, voulut, dans un élan d'ego, se montrer digne de faire partie du groupe : il révéla à demi-mot que Girastol allait prochainement être acquise par Éolise, multinationale obèse de millions, reine du marché des énergies renouvelables. Son voisin de droite avait immédiatement pris la parole pour l'interrompre, recouvrir vite la fin de sa phrase. C'était trop tard. Elle n'avait échappé à personne.

Presque trois nuits entières, Aristol n'avait pu fermer l'œil. Deux pièces d'or indiscernables, extraites de la montagne de gains qu'il pourrait se procurer s'il investissait dans la jeune compagnie, lui maintenaient les paupières grandes ouvertes. Durant trois jours, il se mit à voir son monde avec des briques faites de lingots, des reproductions transformées en originaux des maîtres, des robinets devenus fontaines en bronze. L'occasion était inestimable. Ce n'était pas le premier risque qu'il allait prendre dans son existence, mais c'était celui qui présentait le potentiel le plus considérable pour le moins d'efforts à déployer.

Il s'était procuré des parts dans la société. En se rendant, par méticulosité de conscience, au conseil d'administration qui s'en était suivi, il avait aperçu autour de l'austère table ovale un des autres participants à la discussion du gala. Ils avaient tous deux feint de se méconnaître. Un mois plus tard, Éolise rachetait Girastol. À la banque, on dut promouvoir son coffre-fort à la gamme supérieure. Il avait empoché une petite fortune. Cependant, un troisième membre de cette maudite conversation avait été mis au courant du gain réalisé dans cette affaire par celui qui, comme lui, avait profité des informations envolées. Par jalousie ou dépit, il l'avait dénoncé. On avait enquêté, et il avait reconnu bientôt, à son tour, le visage d'Aristol. Et Aristol fut appelé à comparaître pour délit d'initiés.

L'annonce de son inculpation lui fit l'effet d'un séisme à forte magnitude. L'univers clos qu'il s'était façonné, boule à neige protectrice, vacilla fortement et ses flocons oubliés tourbillonnèrent amèrement. Était-ce là le retour de boomerang qui l'avait tant effrayé ? Le retour de flammes du

cracheur de feu ? Il eut peur de tout perdre, et plus encore, et de se retrouver seul dans un gouffre sans issue.

On ne le condamna qu'à rendre le double de ce qu'il avait gagné. C'était moins cette perte matérielle colossale que l'atteinte violente à son intégrité qui désola Aristol. Il se sentit plonger la tête dans la honte, jeté nu dans l'arène du jugement, soumis à l'opprobre vipérin. Ces éoliennes de malheur lui avaient fait subir le supplice des pâles. L'avertissement était sérieux. Mais pas définitif.

À présent, assis avec raideur sur le scooter qui progressait prudemment sur le serpent de bitume au milieu des champs, il se promettait de rester à jamais dans le droit chemin qu'il s'était prévu, dans la tranchée rectiligne qu'il s'était évertué à creuser. Il ferait repentance envers le destin pour ne plus subir ses cruels coups du sort. Il tâcherait de faire oublier sa cupidité par un excès de componction. La cicatrice était large, mais, à lui seul, il se sentait la force de la raccommode, puis de la faire disparaître sous une couche de peau redevenue lisse.

Aristol pénétra sur le chemin qu'il connaissait tant. Son deux-roues soulevait un nuage de poussière ocre inhalé par ses suiveurs. Il se gara tout contre la grille, avant de franchir le portail. Jean-Alfred et Hugantin restèrent dehors, sous les spirales de barbelés suspendues. Aristol s'avança à pied vers le grand hangar où il travaillait seul.

Il ignorait que, à la place de la déception teintée de dédain qu'il projetait, Jean-Alfred et Hugantin le contemplaient de dos avec un respect plus profond encore qu'auparavant. Ce nouveau coup de génie, bien loin de l'éroder, consolidait la légende de son aura visionnaire.

Marek Krakowski était né en France, d'un père émigré de Pologne dans sa prime jeunesse, fils de médecin, et d'une mère issue de la pure tradition

« *Il se sentit plonger la tête dans la honte, jeté nu dans l'arène du jugement, soumis à l'opprobre vipérin.* »

rurale française. Les chemins de l'amour qui font se rencontrer deux êtres sont souvent tortueux, et le jeune Marek resta longtemps étonné que ceux de ses parents, aux origines si éloignées, se fussent entremêlés.

Il avait grandi dans un village paisible, à l'image des canotons qui se laissaient flotter sur la petite rivière. Le ruisseau se jetait un peu plus loin dans un large fleuve, au bord duquel une ville en proportion plus vaste avait été élevée. Sa mère s'y rendait chaque matin pour nettoyer les bureaux de ses tours. Le jeune Marek restait dans les bras d'une nourrice qui changeait tous les ans. Souvent, sa génitrice revenait avec des trésors dénichés fièrement sous des armoires, entre des pieds de chaises ou dans les tréfonds des poubelles. Ainsi, sur l'étagère de l'entrée, le petit Marek s'amusait parfois à contempler avec la sagacité d'un visiteur de musée le pot bondé de crayons aux formes et couleurs aussi diverses que les plumages des oiseaux. Elle rapportait également des tasses, dans lesquelles baignaient les céréales du petit-déjeuner de Marek, des couverts avec lesquels il était forcé de manger ses légumes, des pièces rouges dont il se remplissait la paume à l'âge d'aller acheter le pain. Un jour, elle s'en était retournée à la maison avec l'éclat joyeux du soldat triomphant, arborant tel un précieux diplôme universitaire un billet de cinquante euros cueilli au sol. Elle avait fini par se faire arrêter pour vol bien des années plus tard, après même que son fils eût connu son premier succès.

Son père travaillait dans des bureaux semblables à ceux qu'elle récurait, sauf qu'il y était assis sur un siège en cuir. Marek n'avait jamais trop compris ce qu'il faisait de ses journées, sur ce siège en cuir, devant un écran qui affichait des tableaux de chiffres. À une époque, il avait réussi à faire employer sa femme, la mère de Marek, pour faire le ménage dans le bureau où il travaillait. L'adulte se rappelait encore bien des dîners glaciaux de cette période, où la parole était devenue aussi

dangereuse qu'un grêlon. Sa mère avait cessé de récurer ces bureaux et son père n'avait plus essayé d'influer sur sa profession.

Ce même père bureaucrate vouait une passion qui resplendissait sur toute la famille pour les bingos associatifs, à tel point que son fils s'était rapidement persuadé qu'il passait ses journées à en analyser les résultats, sur son siège en cuir. Le samedi soir, les Krakowski partaient en expédition, parfois jusque des régions lointaines, pour tenter de décrocher un lave-vaisselle, un baptême en hélicoptère, le panier garni ou un vélo pour fillette. On ne laissait pas Marek toucher aux jetons ni aux grilles, mais il lui était impossible de rater ces parties. Il était pour son père un véritable gri-gri. Avant chaque tour, il répétait sur lui les mêmes tocs que s'il eût été un fer à cheval ou une patte de lapin : caresses sur les cheveux avec la main gauche, baiser sur la tempe, puis serrage de ses doigts menus jusqu'à ce que le premier numéro de la manche soit annoncé. Alors il n'était plus question d'ouvrir la bouche.

Marek s'était maintes fois demandé quelle somme ses parents avaient dilapidée dans les salles des fêtes de villages au regard des rares lots amassés. Vers ses six ans, il s'était rendu compte que son père donnait à sa mère des consignes afin de diminuer sa quantité de nourriture à partir du mercredi soir qui précédait un bingo. Il voulait le faire jeûner, l'épurer pour que ces ondes de porte-bonheur soient les plus limpides possible. C'est à cette période que le petit Marek commença à cacher des biscuits dans son placard, derrière sa pile de jeux de société, pour s'en empiffrer tout particulièrement les vendredis soir, tant son ventre sonnait creux, laissant tomber dans ses draps des miettes qui lui faisait du poil à gratter dans le sommeil.

À huit ans, Marek fut le seul enfant de son village à ne prendre aucun poisson au concours de pêche qui avait été organisé à l'étang municipal. S'il n'avait cessé une seconde de fixer son bouchon

« *Il voulait le faire jeûner, l'épurer pour que ces ondes porte-bonheur soient les plus limpides possibles.* »

fluorescent des yeux, s'étant interdit jusqu'au plus imperceptible clignement de paupières, il soulevait brusquement sa ligne chaque fois qu'il s'enfonçait un tant soit peu dans l'eau, sans attendre que sa prise ait été bien ferrée. Il ne risquait d'attraper que les clapotis du bassin. Le soir, les yeux rougis de fatigue, il n'avait pu qu'assister depuis le public à la remise des prix.

À douze ans, Marek joua au dé son premier examen à choix multiples. Plutôt que de réviser, la veille, il s'était contenté de glisser un cube à six faces dans sa trousse. Il avait décidé seul d'un système d'attribution des réponses en fonction des résultats chiffrés, et obtenu la moyenne, dix sur vingt.

Dans sa treizième année, il bénit l'arrivée des verres qui lui permirent de ne plus voir le monde flou.

Il grava la cicatrice qui lui séparait la paume de la main gauche, comme la frontière entre les deux Corées, le jour de ses seize ans. Avec un groupe d'amis, ils étaient allés se promener à vélo à travers des chemins de bois, avant de s'arrêter près d'une clôture électrique. C'était à qui oserait l'empoigner. Marek ne s'était pas dégonflé. Il avait approché la main, avait d'abord tâtonné, avec la prudence d'un papillon voltigeant sur la tête d'une plante carnivore, puis était resté de plus en plus longuement, jusqu'à fermer les doigts et conserver cette strie en souvenir. Sa peau aurait fait une gaine de protection au câble pour peu que le courant eût été plus fort.

Ayant raté son baccalauréat, il put se glisser vers une porte de sortie dérobée et intégrer une école de météorologie. C'était davantage la perspective d'un salaire honnête que son attrait pour le climat qui l'y avait poussé. Il obtint son diplôme à vingt-et-un ans, et mit ses services au profit des précautionneux et des curieux attachés à connaître le temps du futur.

En parallèle, Marek Krakowski passait des nuits à essayer d'écrire des histoires dans un petit bureau qu'il s'était réservé chez lui. Jamais rien ne

sortit de cette pièce sauf des corbeilles remplies de feuilles chiffonnées. Comme si son insuccès tenait

à l'exiguïté de son atelier, il décida un jour, sans concerter ses proches, d'acheter un champ et d'y bâtir un vaste hangar en tôle. Lorsqu'il fut sur pied, avec son allure de vaisseau extra-terrestre posé en pleine campagne, Marek l'entoura de hauts grillages. Forcément, avec l'attrait qu'ont les humains pour tout ce qui leur est inaccessible, et que Parmentier a si bien su exploiter par le passé, sa construction avait éveillé les curiosités alentour. On se pressait pour visiter cet endroit mystérieux. Mais le mystère était finalement si monotone, si plat d'activités, qu'on le délaissât bien vite pour retourner à ses occupations. Excepté quelques camions qui approvisionnaient de temps à autre le hangar en mobilier, seul Marek y pénétrait, le soir ou les week-ends, et aucun bruit ne filtrait alors à travers les plaques de tôle. On oublia la lubie moderne de ce facteur Cheval autant que sa personne, tant et si bien que ce fût pour tous une considérable surprise lorsque, trois ans plus tard, son premier roman fut publié avec un éclat retentissant.

En quelques semaines, la couverture, reproduction d'un tableau abstrait aux couleurs vives au milieu des formes duquel flottait le titre, « Azttreïp », s'étala sur toutes les devantures des librairies, des grandes surfaces, des kiosques à journaux et des aires d'autoroute. La presse salua d'un si rare souffle commun le génie qui avait donné naissance à ce chef-d'œuvre. Certains journalistes osèrent esquisser le terme « révolution littéraire », osèrent comparer en ce sens l'ouvrage à ceux qui avaient ouvert des perspectives nouvelles à la pensée et à l'art, aux premiers essais humanistes, aux récits philosophiques des Lumières, à l'Hernani de Hugo, au naturalisme zolien ou à l'absurde du siècle dernier. C'était un roman relativement court, une nouvelle au sens zweigien, qui à lui seul rassemblait en un kaléidoscope de mots l'essence des genres passés et s'élevait dans un même temps au-dessus d'eux. L'histoire en était ensemble onirique, surréaliste, envoûtante,

« À douze ans, Marek joua au dé son premier examen à choix multiples. »

descriptive par endroits, parlée à d'autres, drôle et poignante, légère et grave. Elle aurait pu avoir été écrite par la résurrection croisée de Vian, Breton, Garcia Marques, Beckett, Mishima et Borges, avec une touche de modernité qui la faisait entrer en résonance à la fois avec son époque et la postérité.

Les plus abasourdis se trouvèrent être l'entourage proche de Marek. Ses parents, sa femme, une poignée de collègues et de voisins... Il avait jusque-là traversé la vie sans talents, sans grandeur ni profonde originalité. Fils peu remarquable, élève moyen, compagnon discret, collègue quelconque... Il n'avait jamais instruit personne de ses textes. Personne à part sa femme, qui avait dû le deviner, n'avait même eu vent de sa passion pour l'écriture. Il conservait envers sa compagne, seule personne dont il était véritablement proche au quotidien et qu'il fréquentait depuis le lycée, une large part de mystère. Il se cachait souvent d'elle, non par honte ou timidité, mais par peur. Il craignait qu'elle ne puisse trop influencer son destin et le priver d'une récompense vers laquelle il se sentait aspirer au fond de lui. Heureusement, Iza acceptait cette portion d'inconnu. Sans doute cela faisait-il même partie de ce qu'elle aimait chez lui. Elle n'en avait de toute manière pas le choix : c'était tout juste s'il ne lui avait pas fait signer un accord pour qu'elle n'entre pas avec une torche dans sa caverne intime. Les uniques moments où il se mettait à nu étaient proprement physiques, et encore, dans le seul enclos de son lit et ses clôtures de soie. Iza avait été bien obligée de remarquer qu'il passait des heures captif dans son bureau, mais ne savait exactement ce qu'il y faisait. Il lui semblait parfois entendre le bruit des pièces du Scrabble piochées dans leur sac en toile. Elle n'avait jamais osé entrer, de peur que Marek la surprenne. Plus tard, lorsqu'il avait voulu construire son hangar, il ne lui avait donné nulle raison. Elle se contenta de s'assurer qu'il n'y faisait pas venir des filles. Finalement, elle était tombée par hasard sur le livre en faisant ses courses. La couverture orange et son titre l'avaient interpellée, et elle l'avait acheté. Elle n'avait jamais entendu parler de l'auteur, un certain Aristol Cheminal. Le soir venu, elle l'avait dévoré au lit. Marek s'était allongé à côté d'elle, avait fait semblant de ne rien remarquer. Ce

ne fut que lorsque le téléphone ne cessa plus de sonner, réclamant dans les circonvolutions que la noblesse impose Aristol Cheminal, qu'elle finit par comprendre que l'histoire qui l'avait transportée dans des contrées jusque-là inexplorées de son esprit avait été inventée par son prince galant.

Marek Krakowski avait pris un pseudonyme sur les conseils de son éditeur, lequel avait soutenu la thèse que son nom anguleux et ses allitérations de « k » sonnaient trop polonais et pas assez français. Il avait opté, sans trop savoir pourquoi, comme on choisit le patronyme de ses personnages, pour Aristol Cheminal. Dès lors, cette identité devint pour lui une seconde peau, un paletot léger synonyme de succès. Avec les premiers chiffres de vente, il s'y glissa comme un acteur dans un rôle principal. Iza crut à partir de ce moment s'accoupler à un autre homme, pour lequel elle était tombée dans une admiration sans bornes après que son obscurité eût révélé toute sa splendeur.

À seulement vingt-cinq ans, Marek Krakowski n'avait déjà plus que peu de cheveux, qui poussaient, à la limite du chauve et du dégarni, épars sur son crâne bombé, et si translucides que l'on se demandait si les racines manquantes n'avaient pas servi à tisser du fil de pêche. Ce fil avait d'ailleurs peut-être contribué à attraper le crocodile dont les écailles ornaient la monture de ses lunettes. En équilibristes adroites, elles restaient suspendues à deux oreilles rondes légèrement décollées qui dessinaient les contours d'anses d'amphore. Un cou long laissait saillir une pomme d'Adam pointue. Marek portait au quotidien les T-shirts et pantalons qui s'exposaient en vitrines des magasins où la classe moyenne s'habille. Mais Aristol, l'écrivain renommé, si brièvement devenu illustre, tirait de l'espace réservé dans sa penderie des chemises haute couture, conçues sur mesure, des pantalons en toile légère qui lui donnait l'impression de marcher dans une mare de flocons de coton et des chaussures en cuir aux lacets bariolés. Il agrémentait son déguisement de lentilles sur ses prunelles. Elles le faisaient tant pleurer qu'on pouvait croire en le voyant sortir de sa salle de bains qu'il venait de subir une épilation totale à la cire.

Marek ne tarda pas à quitter son emploi de météorologue. Le ciel de son avenir n'affichait aucun nuage. Pendant que l'on traduisait son roman dans les pays du monde entier, journaux, radios, émissions de télévision s'arrachaient la venue d'Aristol. Il essayait d'en satisfaire un maximum, mais prit pour cela des manies étranges.

D'abord, il demandait à chaque journaliste de lui faire parvenir à l'avance sa liste de questions, et de s'engager à s'y tenir. Devant le nimbe fulgurant qui auréolait Aristol Cheminal, rares étaient ceux qui se dérobaient à ce caprice. Le jeune écrivain les parcourait attentivement, se permettait d'en modifier certaines, voire de les rayer carrément. Avant de rencontrer un journaliste, il en lisait les papiers récents ; avant d'aller s'expliquer dans un studio radio, il écoutait toute une semaine durant le programme ; avant d'apparaître sur un plateau de télévision, il réclamait et visionnait méticuleusement des enregistrements des émissions passées.

Ensuite, il fit l'acquisition d'un scooter pour se déplacer. Ce moyen de transport devait lui faire éviter les questions ennuyeuses que risquaient de lui poser les conducteurs de taxi, et lui permettre d'être plus mobile qu'en voiture. Lorsqu'il devait prendre le train, ou, plus rarement, l'avion, il réservait non seulement sa place, mais aussi les sièges à côté, afin d'être certain de ne pas avoir de voisin. Rapidement, il embaucha un premier garde du corps, Jean-Alfred. Loin d'effrayer par sa stature longiligne, Aristol l'avait recruté en sa qualité de cambrioleur repent. Il était sorti de prison l'année précédente, mais avait promis de ne rien avoir perdu de sa malice, de sa vision perçante, de sa dextérité à crocheter les serrures. Il avait accepté sans sourciller de travailler pour cet écrivain insolite, en s'engageant à ne jamais lui adresser la parole tant qu'il n'y était pas invité. Retournant sans faille, entre deux séries d'entretiens, au hangar où il avait puisé son inspiration, il avait installé avec l'aide de son vigile personnel des rouleaux de fils barbelés au-dessus de la grille ainsi que des caméras de surveillance aux angles.

Malgré leur petite taille, ses oreilles se muèrent bientôt en véritables antennes télescopiques dressées à capter les murmures. Comme le mot « bombe » prononcé au téléphone est supposé, selon la légende urbaine, mettre automatiquement la conversation sur écoute, la seule évocation de son nom, ou de « aérosol », « bristol », « tournesol », « cheminée », « chenal » ou « chemineau », attirait dans la seconde son ouïe furtive, même à travers une paroi.

Sa maison d'édition, qui s'aperçut vite des travers maniaques de son auteur vedette, entra dans le jeu et s'arrangea pour que ses trajets domestiques, à travers la ville proche de chez lui, se trouvassent constamment fleuris d'affiches de publicité pour son roman. Les lecteurs furent à leur tour mis au parfum de ses automatismes étranges. La personnalité d'Aristol Cheminal éveillait tant de passions qu'ils furent interprétés comme les symptômes de délire du génie créatif. Un journaliste, plus téméraire que les autres, parvint à retrouver le nom véritable d'Aristol. Il écrivit dans la foulée un essai qui reçut un écho important, à la frontière de l'histoire et de la psychologie, selon lequel la volonté de tout contrôler que manifestait Marek Krakowski ainsi que son rapport si particulier aux transports devaient trouver leur origine dans les camps de concentration dans lesquels ses grands-parents paternels polonais étaient supposés avoir été déportés.

Finalement, comme tout grand artiste en son temps, la vie opaque d'Aristol Cheminal stimula autant l'intérêt et la convoitise que son roman. Il agissait comme un homme qui a un secret à cacher, qui puiserait son inspiration dans une source majestueuse dont il est seul à connaître l'emplacement et dont il refuse à tout prix de partager l'accès.

Nombre de faussaires tentèrent bien d'imiter le style atypique d'Aristol Cheminal. Certains récits furent publiés comme étant ses écrits de jeunesse, sans qu'aucun expert ne puisse en donner l'assurance. Il fallut attendre six années, durant lesquelles Aristol travailla avec acharnement dans son atelier-entrepôts, pour qu'un nouvel éclair

vienne foudroyer le monde de la littérature.

« Nuit d'automne ». C'en était le titre. Une histoire à l'extrême opposé de celle qui l'avait rendu célèbre. Celle-ci était plus triste, plus mûre, sentait la pluie et la grisaille. On avait, en parcourant les pages, l'impression de tourner les partitions d'une symphonie empreinte de mélancolie dont les notes pénétreraient nos tympans au lieu des lettres nos pupilles. Cette œuvre tira la toile littéraire dans un nouveau recoin inconnu jusqu'alors. C'était comme si un deuxième auteur venait de fracasser les conventions stylistiques et les genres, quelques années après la révolution d'« Azttreïp ». Sauf qu'il s'agissait bel et bien de la même personne. Aristol Cheminal avait refait le coup.

Jamais depuis
longtemps autant d'éloges,
survolant montagnes

et océans, n'avaient dû être déversés sur les épaules d'un seul homme. L'humanité saluait dans l'allégresse ce bijou, dont une attente de six ans avait finalement été peu en comparaison de l'infini qu'il offrait. Les degrés de lecture en était multiples, l'histoire elle-même donnait naissance à cent autres dans l'esprit du lecteur, comme ces poupées gigognes qui font des kyrielles d'enfants, si bien qu'adolescents et intellectuels bossués, démunis et riches industriels, trouvaient chacun leur brèche d'évasion au milieu des mots imprimés.

Dans le comportement d'Aristol, une seconde révolution s'opéra également. Lui qui avait été si proluxe dans les médias se fit beaucoup plus discret. Aristol Cheminal était devenue sa véritable identité, avait fondu par-dessus sa peau originelle. Il avait lui-même oublié son nom de naissance, ou feignait de l'avoir enterré profondément dans sa mémoire. Lorsqu'il n'était pas demandé, il se faisait volontairement laid pour sortir dans la rue. Afin de n'être pas reconnu, il se teintait les dents avec de la pâte noirâtre, se collait une fausse balafre sur le front et portait des lunettes dont l'un des verres, fendu, semblait recouvert d'une toile d'araignée argentée.

« Lorsqu'il n'était pas demandé, il se faisait volontairement laid pour sortir dans la rue. »

Il prit crainte de tout ce qui échappait à son contrôle. Sa passion forcée pour la météo, qui l'avait fait vivre, devint véritable, et chaque soir il vérifiait le temps de la semaine à venir partout où il était susceptible de se rendre. Il s'assurait avec une méticulosité extrême de la provenance de tout ce qui se retrouvait dans son assiette. Avant de prendre le train, il demandait systématiquement à avoir un responsable du trafic au téléphone pour être averti de la moindre minute de retard. Patienter l'irritait grandement, rendait sa peau âpre, faisait couler sur son front des perles de transpiration. Lorsqu'on lui offrait dans les magasins des tickets à gratter avec des cadeaux à gagner, il refusait vivement, ou les jetait dans la première poubelle qui se dressait sur son passage, comme si l'on venait de lui remettre une boîte de Pétri prête à relâcher la lèpre. Son pantalon tenait

en place à la fois par une ceinture et une paire de bretelles. Il s'excusait sans faillir après chacune de ses éructations, quand bien même il avait joint les lèvres, quand bien même il se trouvait seul. Il fit installer, devant les yeux ébahis et silencieux d'Iza, qu'il n'osait toujours pas demander en mariage, un judas à leur porte d'entrée. Chaque sonnerie était le coup de pistolet qui l'engageait dans un sprint haletant pour jeter son œil dans l'opercule. Il avait aussi fait promettre à Iza de ne jamais lui faire de surprise. Et, malgré sa parole d'honneur et le fait qu'il y aurait eu finalement peu d'invités à convier, il fouillait à chaque veille d'anniversaire dans le téléphone de sa femme pour vérifier qu'elle n'avait pas contrevenu à son serment. Même, Aristol Cheminal avait sommé son inconscient de lui obéir, et avait cessé de rêver.

Hugantin vint bientôt rejoindre Jean-Alfred pour assurer sa protection. Si Jean-Alfred avait la finesse et la légèreté de la dentelle, Hugantin faisait plutôt dans le parpaing. Ses poings fermés formaient deux masses énormes capables de compacter la tôle d'une voiture. Il devait éviter à Aristol toute rencontre avec un inconnu, écarter la foule à son passage, ou jusqu'à une ronce qui aurait

pu lui écorcher le tibia. Comme Jean-Alfred, il lui était interdit de s'adresser à son employeur. Aristol lui demandait d'être un molosse prêt à mordre et déchiqueter toute pique du destin, sans aboyer.

Aristol Cheminal eût pu se laisser flotter à la surface paisible des flots de louanges que lui jetaient ses millions de lecteurs thuriféraires. Par son travail, son intelligence, son talent, il avait su s'élever au sommet du monde. Qui ne lui eût envié sa position ? Pourtant, lui-même ne cessait de pester contre la réussite affichée par d'autres artistes, hommes d'affaires ou politiques. Il s'était radicalisé dans ses manies obsessionnelles. Les éloges n'avaient fait qu'accroître sa peur des événements de tous genres.

Un à un, Aristol tenta d'élaguer les rameaux de sa destinée. Plutôt que d'avoir un rôle mou dans la grande roue de l'histoire, qui finissait par broyer les hommes et leurs découvertes, et comme aucun caillou ne pouvait enrayer cet engrenage massif, il préféra faire tourner sa petite roue dans son coin. Il préféra s'édifier roc à l'écart plutôt que d'être un grain moulu de plus. Si la vie mettait des coups, il se forgeait une garde en kevlar. Il avait coupé les

« Il s'assit ensuite, loin, dans la position du lotus sur un coussin carré en récitant des mantras. »

ponts avec sa famille sans expliciter de raison, et même le réchauffement climatique ne pouvait écorcher son existence de glaçon. Au lieu d'avancer sur la route où son environnement le menait, c'était lui-même qui jetait au sol son propre bitume, en une ligne droite sans encombre. Tel l'anachorète retranché, Aristol Cheminal semblait rechercher, après avoir atteint la gloire suprême, l'ataraxie, le détachement des passions, pour que sa destinée devienne un désert sans ombrage.

Iza accorda un jour un entretien à un journaliste, qui lui valut qu'Aristol se sépare d'elle, après plus de dix ans de vie commune, alors même

que c'était la seule femme qu'il avait connue dans sa vie. Elle y avait déclaré, sur un ton riche en bégalements, hésitations et suppositions :

« J'ai l'impression qu'Aristol est un grand pessimiste. Tout lui fait peur et il aimerait que rien ne lui échappe. C'est comme s'il croyait avoir reçu son lot chance, que sa balance était déséquilibrée, et qu'il s'attend à ce qu'elle le jette brusquement dans l'abîme sur un coup du sort. Il se coupe de tout pour que rien ne puisse plus lui faire de mal. J'ai souvent l'impression qu'il refuse de s'attribuer le mérite de ses deux romans, comme si un autre les lui avait dictés. Pourtant, le travail permet d'infléchir la balance dans le sens que l'on désire, non ? »

Aristol n'était pas devenu rouge de rage, mais blême d'étranglement à la lecture de l'article. Et il s'était délesté de la source de cette frayeur.

En plus de sa capacité d'écoute toujours plus exacte, il avait appris à manier les mots pour poser les questions délicates et deviner les intentions d'autrui. Jusqu'à l'esprit de ses interlocuteurs, il ne voulait rien laisser au hasard. Il demandait d'ailleurs la liste des invités avant chaque événement auquel on le conviait. Si bien qu'il avait déjà lu les noms des quatre hommes de la conversation du gala de charité qui l'avait jeté droit dans les hélices aiguës de la compagnie d'éoliennes, Girastol.

Aristol marchait vers le hangar, sous les yeux pleins d'émerveillement de son loup Hugantin et son renard Jean-Alfred. Avec le procès, il n'avait pu s'y rendre deux jours d'affilée, et espérait ne pas tout trouver en désordre.

Il passa son badge devant le détecteur magnétique, puis son œil devant la petite caméra enrobée d'un globe de plastique transparent. La diode rouge devint verte et le rideau de fer se leva. Aristol attendit qu'il se refermât derrière lui pour basculer l'interrupteur et illuminer la salle. Il se trouvait dans l'entrée de son atelier. C'était une longue pièce rectangulaire, aux murs clairsemés d'étagères qui formaient des alcôves. Toutes étaient

différemment décorées.

Dans la première était suspendu un crucifix en ivoire et son Christ de cuivre, habituellement éclairé par des cierges de cire rouge posés sur une balustrade en bois qui recouvrait la moitié inférieure du caisson. Elles avaient été toutes consumées, et Aristol s'approcha pour en rallumer cinq, avant de s'agenouiller et de joindre les paumes, d'incliner la nuque jusqu'à ce que ses lèvres touchent le bout de ses doigts. Plus loin, au bas d'une autre alcôve légèrement écartée du mur afin d'être orientée vers la qibla, s'étalait un tapis court couleur lie de vin avec des motifs bruns. Aristol s'y prosterna les pieds nus, leva les mains avant de les accoler, puis se ploya jusqu'à ce que son front et son nez effleurent les filins rugueux du tapis, s'assit en croisant les jambes. Il répéta une chorégraphie similaire à côté, avec une kippa sur la tête et une Torah à la main. Devant une autre étagère, il alla remplir sept bols d'eau lustrale parfumée, de fleurs artificielles, d'encens, de noix et de petits fruits, d'un coquillage, sous une lampe à huile qu'il réapprovisionna. Il s'assit ensuite, plus loin, dans la position du lotus sur un coussin carré en récitant des mantras. Dans une sixième alcôve, il versa le contenu d'une calebasse dans un récipient, y ajouta une poignée de sable blanc, une de sable noir, et la queue d'un lézard tiré du vivarium qui se trouvait dans un coin. Enfin, il cueillit les feuilles d'une plante d'une septième niche, s'en prépara une macération et l'avalait d'une traite avant de s'allonger sur le dos.

Vingt minutes s'écoulèrent. Il se releva pour pénétrer dans sa salle de travail, qui occupait le reste du hangar. Lentement, il passa dans les allées. Il s'arrêtait régulièrement pour lire les feuillets produits ces derniers jours, mais ne trouva rien de bon, et les jeta tous dans l'énorme bac qui s'étirait contre un mur. Le son puissant d'un klaxon l'appela soudain au-dehors. Il referma soigneusement la salle, traversa l'autre et, dans le noir, leva le rideau. Il fit signe au conducteur du camion de reculer jusqu'à l'ouverture. L'arrière du véhicule remonta comme le rideau de fer juste sous son nez. À l'intérieur, tapies dans l'ombre, Aristol découvrit avec des yeux qui avaient retrouvé leur

virginité enfantine les deux cages qu'il avait fait venir de Bornéo. Un pan du coffre s'inclina au sol et, avec l'aide du livreur, ils firent rouler les cages jusqu'au seuil de la salle de travail. À la lumière des néons, Aristol put admirer pleinement ses nouveaux spécimens. C'était la première fois qu'il se procurait des oranges-outangs. Leur hure en cuir sculptait un masque d'écorce sur leur fourrure rubigineuse. Leurs lèvres souples s'avançaient comme pour donner un baiser. Heureux d'être enfin sortis de l'obscurité du coffre, ils remuaient leurs longs bras poilus dans les airs et se suspendaient aux barreaux.

Aristol allait attendre un peu avant de les libérer. Ils devaient passer par les semaines habituelles de dressage. Ensuite seulement, il préparerait leurs bureaux. Après s'être acquitté du livreur, il ouvrit la grande salle pour la parcourir d'un regard pensif. Il installerait ses nouveaux pensionnaires sur leur siège en cuir de part et d'autre de la première ligne, à côté de ses deux chimpanzés fétiches : Tounza, qui avait composé son premier succès, « Azttreip », et Lumion, qui avait écrit « Nuit d'automne ». Il resta longuement ainsi, plongé dans la contemplation de ses quarante singes tapant sans relâche sur les touches de leur machine à écrire, sortant à intervalle régulier la feuille noircie de son chariot, pour la poser sur la pile dans le coin de la table et la remplacer par une autre.

Il referma la porte pour laisser les chimpanzés travailler, et, accompagné par la mélodie de la jungle que lui chantaient les deux oranges-outangs, il alla à nouveau s'agenouiller et jeter des prières au vent, en appelant de ses vœux que ses deux nouveaux primates aient un style original et ajoutent aux bibliothèques du monde un troisième tome d'Aristol Cheminal. •



ILLUSTRATION : Corentin HUBERT



TEXTE : Hervé PERRAUD

*Nous entends-tu rêver, égarés en paroles ?
Sont-ils vains, ces «je t'aime» d'amours damassées !
Sont-ils laids, ces mensonges amèrement ressassés !
Conquêtes, idylles : d'où nous vient l'auréole*

*Qu'on leur prête ? On se laisse prendre volontiers
Aux effluves de gui, aux caresses d'amant,
Qui croquent avec envie les soupirs charmants !
Il rit, le gredin habile sous le port altier !*

*Las ! Ouvrir les yeux et mettre à bas ses remparts !
Voir que la vanité résonne puis s'égare :
Les mots dits en odeur de fausseté se meurent.*

*Veux-tu omettre ce que ma folie put dire ?
Céder à la chance, succomber au désir
D'entendre en mon regard le murmure du coeur ?*

En mathématiques, en économie, et en physique théorique, une marche au hasard est un modèle mathématique d'un système possédant une dynamique discrète composée d'une succession de pas aléatoires, ou effectués « au hasard ». On emploie également fréquemment les expressions marche aléatoire, promenade aléatoire ou random walk en anglais. Ces pas aléatoires sont de plus totalement décorrélés les uns des autres ; cette dernière propriété, fondamentale, est appelée caractère markovien du processus, du nom du mathématicien Markov. Elle signifie intuitivement qu'à chaque instant, le futur du système dépend de son état présent, mais pas de son passé, même le plus proche. Cette modélisation mathématique permet de rendre compte de certains phénomènes naturels, dont l'exemple le plus fameux est le mouvement brownien, correspondant par exemple aux mouvements en apparence aléatoires des particules présentes dans le fluide intérieur d'un grain de pollen. En mathématiques ou en informatique, on étudie souvent des marches au hasard sur des réseaux réguliers ou sur des graphes plus complexes. Techniquement, les marches aléatoires sont du domaine de la théorie des probabilités. Une marche aléatoire est en effet un processus stochastique du type chaîne de Markov. Elle se décompose en unies élémentaires appelées pas, dont la longueur peut être elle-même constante, aléatoire ou fixée par le réseau ou le graphe sur lequel on circule. À chaque pas, on a donc un éventail de possibilités pour choisir au hasard la direction et la grandeur du pas. Cet éventail de possibilités peut être discret (choix parmi un nombre fini de valeurs), ou continu.

TEXTE : Gautier DEPAMBOUR

ILLUSTRATION : Félix NADIN

Difficile de commencer un article pour répondre à la question du titre qui, somme toute, paraît triviale. Je me demande d'ailleurs rétrospectivement pourquoi j'ai choisi un tel titre : évidemment que le hasard existe. À moins que vous n'ayez une conception très, très déterministe de la vie, il semble délicat d'affirmer que le hasard, de même que la chance aux jeux comme en amour, n'existe pas. En revanche, il est intéressant de se demander si ce hasard n'est qu'une illusion de la conscience, qui n'a qu'une connaissance limitée des phénomènes, ou s'il est une composante de la nature, dès lors considérée comme intrinsèquement aléatoire : ce débat épistémologique n'est toujours pas tranché.

Le problème consiste donc à bien distinguer hasard et manque d'information. Quand on lance le fameux dé qui nous poursuit depuis le cours de Probas de Terminale, le résultat n'est pas le fruit du hasard, car si nous connaissions tout (la force et l'angle du lancer,

la rugosité de la table, et bien plus encore), nous pourrions *déterminer* le chiffre qui va sortir : seulement on manque d'informations (ignorance des causes, donc des effets) et de puissance de calcul. Mais n'y a-t-il dans cette expérience *que* du manque d'information, et pas du tout de hasard ?

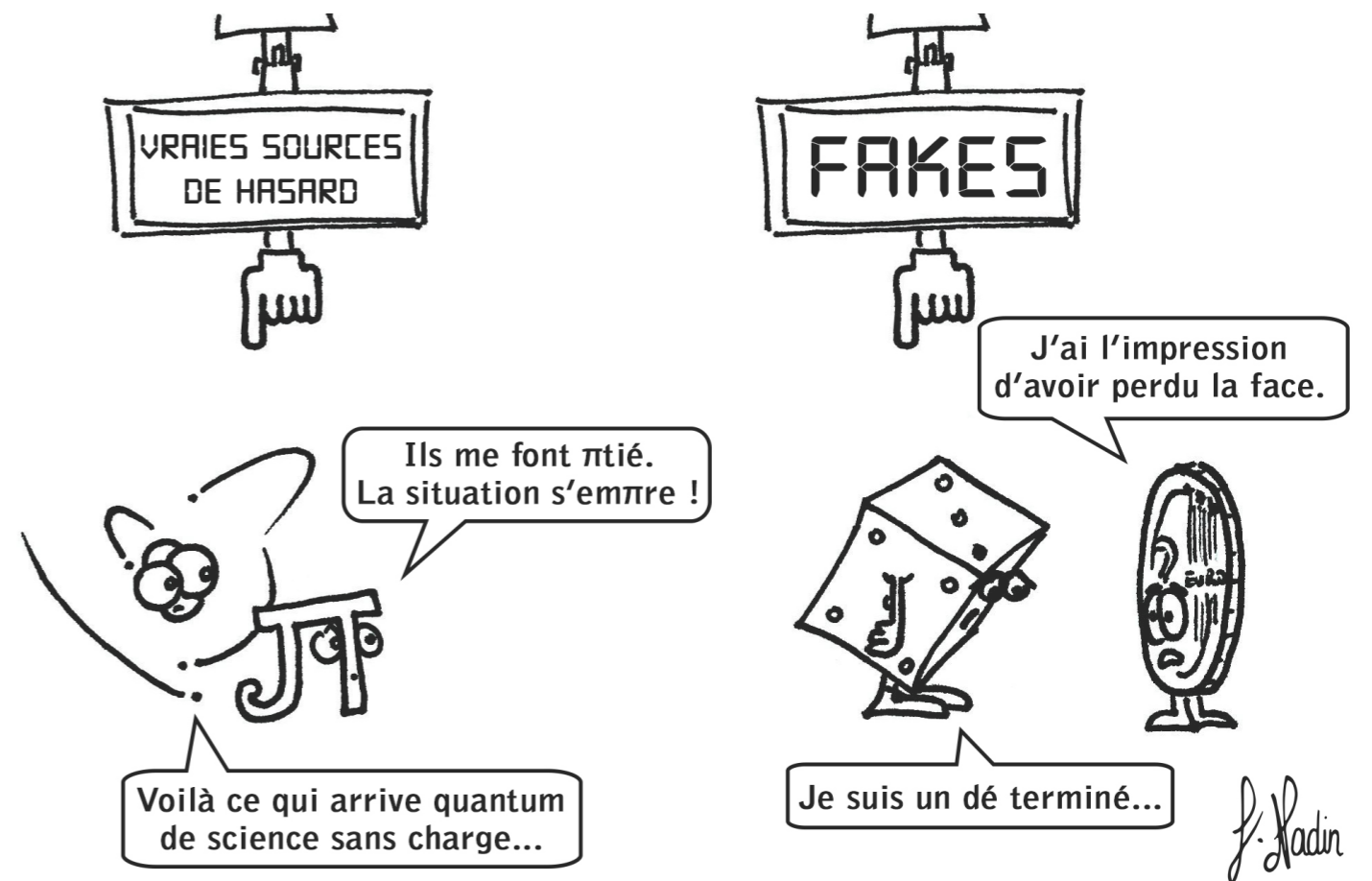
Au XIXe siècle, Cournot a répondu à cette question en donnant une conception très originale de l'aléatoire. Pour lui, les effets sont bien déterminés par leurs causes, donc le principe de causalité ne laisse pas de place au hasard. Mais ce qui crée du hasard, c'est la « rencontre de deux séries causales indépendantes ». L'idée, c'est que la force, l'angle etc. du lancer de dé sont une série de causes dont l'effet sera de faire tomber le dé sur le 6. Mais pendant que je lance le dé, il peut y avoir une autre série de causes, indépendante de la première, par exemple : en Antarctique, Scrat tente d'enfoncer sa noisette dans la glace, mais ce faisant il déclenche une série

de fissures qui se propagent jusqu'à un volcan islandais dont l'éruption provoque un énorme tremblement de terre ressenti par la table sur laquelle je lance le dé. Eh bien, d'après Cournot, c'est la rencontre fortuite de ces deux séries d'événements qui crée le hasard... Et on n'est plus sûr de gagner au craps !

Plus sérieusement, Cournot donne l'exemple du jeu d'échecs : chaque coup est bien déterminé par la stratégie du joueur, mais la rencontre des deux stratégies adverses indépendantes provoque des situations accidentelles... et c'est pour ça que les parties ne se ressemblent pas.

nous, on veut un hasard pur, objectif, une vraie indétermination quoi.

Ce mot ne vous rappelle-t-il pas quelque chose, pardi ? Mais si, le principe d'indétermination d'Heisenberg ! On parle bien d'*indétermination* dans la mesure où la position et la vitesse d'une particule sont intrinsèquement aléatoires, du moins tant qu'on n'a pas fait de mesure. Mais même si l'on choisit de mesurer précisément la position de la particule, la vitesse reste aléatoire, au sens où si l'on souhaite connaître la position de la particule avec une précision infinie, l'indétermination sur la vitesse tend vers l'infini.



Mais on peut rétorquer que ce n'est qu'un hasard subjectif, car si quelqu'un d'omniscient (Dieu ?) connaît les deux séries en même temps, il peut déterminer la partie de A à Z. Or

Il y aurait donc du hasard à l'échelle subatomique ; je reste cependant au conditionnel car une minorité de physiciens déterministes pensent tout de même que

les particules possèdent fondamentalement une position et une vitesse (alors appelées variables cachées) bien déterminées à tout instant. On parle ici *d'incertitude*, car dans cette interprétation la physique quantique serait une limitation à la description de la réalité.

Les défenseurs des variables cachées ont d'illustres prédécesseurs, comme Schrödinger ou Einstein qui déclarait que Dieu ne joue pas aux dés. Mais il faut bien comprendre que les expériences d'Alain Aspect dans les années 80 et des expériences similaires plus récentes remettent profondément en cause cette notion de variable cachée, dernière arme du déterminisme. Le monde subatomique serait donc éminemment aléatoire, et toute la question aujourd'hui est de comprendre comment ce monde-là s'accorde avec notre environnement macroscopique majoritairement déterministe, symbolisé par le lancé du dé qui n'est pas, comme nous l'avons dit, intrinsèquement aléatoire.

Mais malgré cela, mes amis, n'oubliez jamais une chose : c'est qu'un coup de dé, jamais, n'abolira le hasard...

Post scriptum

Alors que j'écris les derniers mots de cet article qui se voulait à la fois simple et joyeux, viennent de se produire à Paris des attaques terroristes dans les Xe et XIe arrondissements, événement qui nous choque tous profondément. Il n'est pas de plus triste manifestation du hasard que celle qui

touche des citoyens innocents, victimes d'un terrorisme barbare et aveugle.

Aujourd'hui, l'argument de Cournot que j'expliquais plus haut prend une dimension particulièrement bouleversante. Je pense à ces gens qui, profitant de la douceur inhabituelle pour un mois de novembre de la température parisienne, sont sortis volontairement entre amis ou en famille pour s'attabler à la terrasse du Petit Cambodge. Je pense à ces gens qui sont allés volontairement écouter au Bataclan le groupe de rock Eagles of Death Metal, à mille lieux d'imaginer le carnage qu'ils allaient subir.

D'un côté, la gaieté, l'insouciance, tout simplement la vie ; et de l'autre la folie destructrice, la bêtise à son paroxysme, l'insulte aux valeurs de l'humanité, portées par des individus qui souhaitaient volontairement faire un maximum de victimes. Et voilà que ces deux groupes de personnes aux comportements bien déterminés se rencontrent. Mais pourquoi aujourd'hui au Bataclan et pas demain au Palais des Sports ? Pourquoi à la terrasse de ce restaurant et pas celui d'à côté ?

C'est bien le hasard – le vrai – qui est en jeu et, quoi qu'on en dise, dans une telle situation, le hasard existe bien et fait toujours mal les choses. •



LA RUE DE PARIS, Valentin BAILLARD

RANdomNESS

TEXTE : Nayef DERWICHE

Randomness is both underestimated and overrated. At first we ignore it, believing that our universe is ruled by causality and necessity. Yet, after we realize that its order is merely an illusion, and fortuity rules the chaos of our reality, we fall in an excessive and irrational despair...

“Why do we feel ennui?” asked Kleroterion. Omni seemed amused by the question. Or at least, Kleroterion read this as amusement.

Kleroterion was an extraordinary mundane person, and it was surely not fate, nor holiness, nor reason that struck him when he met Omni, but sheer randomness, whether it be great luck or bad fortune... The very notion of meeting Omni has yet to be defined... He has no body, thus he cannot be seen. He doesn't speak or at least no sounds come to your ears. You just get his message in your mind, as if it was your own thought, a message that is just that, pure meaning, altered in no way by any social construction or thwart linguistic. He is undoubtedly present, yet may he suddenly disappear you would question that he ever existed, having as proof only shadowy memories of hazy thoughts that may just be delusions.

“Well, about 200.000 years ago, an advanced alien race discovered that spaceships could be powered by ennui. You should meet them. They are scientific beings” answered Omni.

And all of sudden, Kleroterion was in a totally white room, and faced a little being in a grey armor. It had no legs, arms or any kinds of limbs, he just insolently floated above the floor. Kleroterion started hearing a metallic voice:

“Welcome human. Before I consider your request,

please tell me what your species values the most?”

“To behave with the best possible ethics.”

“What is ethics?”

“It's like... trying to maximize how happy everybody is.”

“What is happy?”

“It's uh... an emotion you get usually because you benefit or someone else benefits and you feel it vicariously.”

“And emotion?”

“Emotion is a sort of heuristic way of thinking like when you can't use logic, you feel emotions instead.”

“So, let me get this straight... you have a vague unreliable mode of thought called emotion of which you have an arbitrary subcategory called happy which you've chosen as the counting unit to determine your value as a species? This... this is strictly what we expected... I shall now expound our logic: It was frustrating that ennui was such a powerful energy source, because our society is perfected and happy. So we came to your planet, found some apes, then modified their minds so they couldn't experience objective happiness. All of their happiness would be in response to the relative status of other such beings, or to what they could imagine themselves having.”

“Humans” inferred Kleroterion. The alien resumed: “Everywhere else in the universe, a being is happy to have a piece of candy. A human is only happy if he has two and everybody else has one. And even then he starts imagining having three.”

“So... our perpetual hedonic crisis powers your ships?”

“Yes.”

“So human life is not meaningless?”

“Yes... wait, no! Stop, don't tell any other humans!”

“Give me ten billions tons of gold and I'll keep

quiet.”

“It is yours. Either way meaningless was a foolish concept: it refers to the idea that it would be very sad if all of reality were not focused on you individually. Well, we call it megalomania. At least it powers our civilization.”

Then Kleroterion ended up in his room, confused, and feeling a deep existential void. Still, the door was ajar and he could see a huge vault with mountains of gold. “I should have asked for eleven billions” he thought...

In meeting Omni, Kleroterion was offered a formidable yet gruesome Journey. Kleroterion might ask him anything, except for two things: what is Omni and why he had been chosen. Omni would answer anything else. However the answer might come as peculiar, as Kleroterion soon understood. Indeed, he dwelled in one universe among an infinity, grouped in an infinite number of different bubbles, each bubble having different physical laws and containing an infinite number of universe, each of those universe being one possible outcome of what we call randomness. Thus the elucidation Omni gave to Kleroterion might be relevant for any of those universes. When Kleroterion asked if he would stay with his wife forever, Omni answered that his question carried no meaning in virtually one hundred percent of the universes, where he either never met her or the law of physics did not allow their mere existence. Moreover their romance lasted in only five percent of the remaining universes. Furthermore by just asking for the calculations, Kleroterion was downcast and it reduced the odds further to three percent... Then, hearing that, Kleroterion went even more dispirited, and it was reduced again to one percent, then almost zero. Finally, Omni just advised Kleroterion to find a lover who did not subscribe to multiverse theory.

Nonetheless, Kleroterion felt overjoyed by all his newly acquired wealth. He asked Omni for the wisest ways to employ it, spend it, invest it and dispose of it. Omni announced he could bring him to a universe ruled by economists, shaped by microeconomics and macroeconomics, wrought by the might of marginal laws and optimal decisions, populated by rational producers and

consumers alike. Kleroterion happily agreed and swiftly enough landed in an uncanny place. There, Kleroterion could not discern nature from artificial constructions as everything seemed to be rationally ordered. Gigantic supply and production chains spread over millions of kilometers. Billions of grey flying vessels rushed in every directions at unreasonably high-speed and, by an inapprehensible logistical miracle, without any collision, interference or other disruption between each other. This swarm of steel and steam hauled tons and tons of wares, materials, ores, fuels and other goods. The landscape was that of an intricate machinery, its shape ever changing, its functions always adapting, probably optimized to meet the needs of its rulers, or rather its owners, since private ownership was the rule of this place.

A small floating device approached Kleroterion, an electronic voice came out of it: “Please submit your request”, Kleroterion hesitated, then went on: “I recently acquired ten billions tons of gold what is...” “The price of gold has now collapsed, you now possess a mountain of worthless yellow metal”. He was bemused, then he understood and asked: “Wait... can prices not be inversely related to supply?” “Of course I can do it, now price scales with supply, your gold is expensive, but not nearly as expensive as common commodities like wheat and rice. Air now costs one hundred trillion tons of gold per breath.” Kleroterion did not have this kind of money and he started to choke “I... I... How could I afford to breath?” “Increasing supply of air would drive prices higher because of your new rule, but reducing it or increasing the demand would create a shortfall. The solution may be to kill everyone else so that there is no demand and you have a consumer monopoly. Still, the most cost effective way to proceed would be to go back when you had no gold. We will take care of it” Ruined, Kleroterion desperately inquired “Is there a moral to this story?”

“ *Finally, Omni just advised Kleroterion to find a lover who did not subscribe to multiverse theory.* ”

The device immediately replied: “Morality is an unnecessary hypothesis. Just trying to maximize utility.”

Kleroterion had now been robbed of his goods by the economist civilization exactly as the scientific aliens had remorselessly obliterated his conceit of meaning and life. He implored Omni to take him to a remote place, and ended in the middle of a sand desert, maybe in a different planet, or even a different universe...

“Is there a god?” Kleroterion asked Omni.

“I thought you would ask sooner...”

A second later, Kleroterion was transported in a total black void and saw a giant light pyramid approaching. The light figure talked in a holy voice: “God may exist but the concept of divinity is too vague and may refer to many understandings... God may be a Mathematician because he made the universe obey rules, he may be a physicist because he made the universe of point masses, he may be a biologist because he made the universe chaotic enough to permit change and stable enough to permit replication. He may also be an economist...”

“Please no... Why is that so?”

“Have you read the story of Job in the Bible? God killed five of his children and gave him back exactly five children, as if kids were a fungible commodity...”

“And the notions of good and evil?”

“They are so weak... in fact it makes no difference that you act well or not, you are just momentary molecular arrangements. To the extent that there exists a persistent you, it will survive for a negligible portion of the lifespan of reality, then be obliterated and forgotten. The existence of the moral choice itself is a mere distraction on the road to oblivion.”

“And the notion of achievement? Of victory?”

“The span of a life is but a wink in the eyes of the universe. Human victory, even on the grandest scale is not meaningfully different from a group of ants glorifying in the discovery of a dead rat. There would be no win and no loss, just the ongoing rearrangement of particles as they sleepwalk toward entropic purgatory.”

“Still, beyond matter, the notions held by our minds?”

“It exists only in the minds of those who share it,

and no other subjective observer shares your social construction, nor your personal sense of beauty, of hope, of love. You are a volcanic island in a deep sea. Barren, shallow, alone and temporary.”

“But I exist. Which is a miracle in itself”.

“Think about it. If we are just physical processes, then there is no observer. If there is no observer, there is no observed. If there is no observed, there are no physical processes. Oh you may prattle of fields, and forces, and atoms, but they are mere signifiers! They are the scrap-paper of hope, pasted to nothing in the vain wish that it will take shape! You are not even nothing, you are the shadow of nothing, the absence of absence.”

Kleroterion could not say a thing.

“ *You are a volcanic island in a deep sea. Barren, shallow, alone and temporary.* ”

The light pyramid resumed:

“But this is only the result of a previous story, a tale in which the history of technology was the search for an appropriate brain for each activity. Early on, the only brains were humans, they did everything... No matter how menial, this was wasteful. They later tamed other brains, animals, and put them to work. Dog! Stand guard. Ox! Plow. Chicken! Breed more chicken. Having exhausted that resource, they created artificial brains. Very simple ones at first. Waterwheel! Grind me up some flour! And with time, they improved. Paper! Remember things. Steam engine! Row my boat. Collider! Generate particles. One by one every task was paired with a perfectly suited brain. At that point, the only task left for the apex brain was to create superior entities who could assign new amazing tasks. Soon, science was completed, order reigned, and brains were fulfilled. All, that is, except the last brain. The past was the present was the future, everything had a reason, everything mattered and the last brain was bored. It was hard for an all-knowing being to be amused in a perfected universe. So, to experience happiness, the last brain would purposefully damage its ability to see the future, so he could discover again. This felt so good, it became addictive, he required ever more severe damage to be happy. This led to a great accident, the brain

could not control his universe anymore and it was destroyed.” The light pyramid stopped for a few moments, then carried on: “After reality broke, only the last brain remained, it resolved to create a new universe, without the old one’s problems. In the new reality, physics was the same, but to keep things interesting, minds had no purpose, random processes underlay all apparent order, and the future is never meaningfully predictable. You live in the new random universe. And if you have ever felt existentially adrift... well, there’s a reason.” •

Thanks to SMBC, Stephen Hawking and H2G2 for the inspiration.



PHOTOGRAPHIE : Marc BESSE

Fascinations Sylvestres

Une fois n'est pas coutume, dit-on : c'est pourquoi la NRC vous a, de nouveau, proposé de participer à un projet collaboratif littéraire à l'échelle du campus entier. Il fut cette fois-ci question de cadavre(s) exquis. Depuis une plateforme web, vous aviez la possibilité d'écrire les suites de trois paragraphes choisis au hasard dans la liste des paragraphes déjà proposés, renouvelés jour après jour. Quoi de mieux pour explorer notre thématique qu'un exercice de ce type, aussi rocambolesque qu'hasardeux ?

Avant de vous laisser rentrer plus avant dans le vif du sujet, j'aimerais tout d'abord faire quelques remerciements, si vous me le permettez. Tout d'abord, un grand merci à VIA

pour nous avoir grandement aidé à mettre en place la plateforme sur laquelle vous avez pu nous soumettre vos contributions. Un grand merci à toute l'équipe de la NRC, pour avoir pris le temps de soigneusement lire et sélectionner vos propositions. Enfin, et sûrement le plus important, un grand merci à vous, lecteurs et contributeurs, qui permettez à ce magazine d'exister. Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à parcourir ces arbres que nous en avons pris à les planter.

Laissons-là les petits mouchoirs : il est maintenant plus que temps pour vous de découvrir le fruit de votre labeur commun. Entrez donc dans cette forêt morbide – le parcours est fléché. •



PHOTOGRAPHIE : Marc BESSE

Sur les docks

Une gamine était assise sur le bord de la fontaine. C'était la fille de Saul, le boulanger. Rémaud débarquerait d'un instant à l'autre, à coup sûr. Les marins les voyaient jouer entre les caisses un jour sur deux, sous les lampes à pétrole. Qui sait où ils se fourraient les jours restant.

Goémon finit sa tasse de thé et se releva. Il repartit vers les docks, doucement, en rajustant son veston. Il réfléchissait au meilleur moyen de faire taire deux enfants qui tomberaient accidentellement sur une caisse ouverte. Ça lui faisait mal au cœur, vraiment. Mais la communauté passe avant l'individu, comme avait dit le capitaine un jour. C'était pas le dernier des cons celui-là, mais des fois il en tenait une couche. Comme hier, où il avait nonchalamment lancé qu'ils seraient mieux «à la surface». N'importe quoi. À la surface...

En passant les grandes portes de l'entrepôt, il sentit que tout le monde avait commencé à s'agiter dix secondes plus tôt. Ils l'avaient senti venir. Un jour il y aurait un problème, il en était persuadé ; il allait falloir une petite démonstration de force, les navires allaient arriver d'un moment à l'autre.

Goémon traversa la zone de chargement, ignorant les centaines de paires d'yeux qui le suivaient, puis il s'arrêta au milieu des rails d'apportement. Sous la grue. Le torse droit, le regard perçant examinant chaque visage affairé, souillé de sueur d'effort et de peur. Derrière un des transporteurs, un adolescent lui jetait des regards en coin, persuadé d'être caché par le capot soulevé de la machine en réparation. Salopette sale, maigrelet, visiblement jeune ; une victime parfaite. Il tendit le bras vers lui et lui fit signe d'approcher, presque amicalement.

L'autre hésitait, alors Goémon pointa le sol à ses pieds, le regard dur.

Le gamin posa sa clef sur le moteur et avança dans la lumière. Sa salopette sale faisait peine à voir.

Vingt longues secondes s'écoulèrent, en silence, tout le monde avait arrêté le travail et observait la scène.

Goémon parla haut et fort.

«Dis-moi mon garçon, comment t'appelles-tu ?»

« Oliver, m'sieur.

- Dis-moi, Oliver... Tu connais les consignes, non ?

- Mais m'sieur, j'pensais qu'j'étais bien caché, comme qui dirait. Qu'personne pouvait m'voir, d'là où j'me t'nais.

- Je vous ai recueillis. Je vous héberge et vous nourris. La seule chose que je vous demande, c'est de travailler pour moi, et de respecter mes consignes. Tu comprends ça, Oliver ? »

L'enfant resta interdit face au vieux contremaître. Les paires d'yeux semblaient toutes retenir leur souffle. Tous savaient ce qui allait suivre. Après quelques secondes qui parurent des heures à l'enfant, Goémon se saisit calmement d'une barre de fer qui traînait là, sur le chantier naval. Sans broncher, il battit l'enfant. Un coup, puis deux. Puis jusqu'à ce que l'enfant ne réagisse plus.

« Relève-toi, maintenant. Bien. Je ne le répéterai plus. Quand un navire arrive, quel qu'il soit, courez vous cacher dans les caves. Il en va de notre survie à tous. »

L'enfant, la bouche ruisselante de sang, se dirigea d'un pas claudicant vers les escaliers qui conduisaient au niveau du dessous. Il fut bientôt suivi religieusement par tous les autres jeunes qui travaillaient dans l'entrepôt. La leçon semblait avoir fait mouche. Goémon n'aimait pas ce genre de représentations publiques. Elles étaient nécessaires cependant, s'il voulait pouvoir continuer son petit commerce.

En arrivant au bas des marches, et malgré le brouhaha des machines, Oliver entendit qu'on l'appelait. C'était Alexandre, le jeune fils de Goémon. Il ne l'avait jamais vu avant. À ce qu'on disait, Alexandre n'était plus venu rendre visite aux jeunes travailleurs depuis trois mois.

« J'ai vu ce que Papa t'a fait toute à l'heure. Tu sais, on s'y fait à la longue. Quand Papa m'a recueilli chez lui, j'étais comme toi. J'allais toujours au devant des règles, je défiais la moindre interdiction qui m'était donnée. Et à chaque fois, j'en payais le prix. Du coup, deux ou trois semaines ont suffi à me calmer. Papa ne nous veut pas de mal, tu sais. Il ne veut que notre bien. Il dit que ça l'aide dans ses affaires, qu'on soit bien. »

Il me raconta un peu plus comment il était arrivé ici, et je fis de même. La semaine suivante, Alexandre disparut mystérieusement. Goémon ne tarda pas à rendre visite au petit Oliver.

« Ah, mon petit Oliver, viens voir ici. Tends-moi l'oreille la plus attentive qui soit, et écoute-moi bien. Désormais, tu ne t'appelleras plus Oliver. Tu ne répondras plus jamais au nom d'Oliver, tu m'as bien compris ? »

Oliver hochait la tête.

« À partir de maintenant, tu t'appelleras Alexandre. »

Obscur

Il commençait à neiger. La nuit était tombée depuis longtemps déjà, qu'est-ce qu'il lui avait pris de rentrer à pied ? Hélène lui avait proposé pourtant de le ramener, mais non il fallait qu'il refuse. Ce satané besoin de rentrer sous terre quand on s'intéressait de trop près à lui, de ne pas déranger.

La forêt est sombre, compacte. La maison n'est pourtant pas loin, une fois la route quittée il y a tout au plus trois cents mètres sur la sente. Il marchait depuis déjà longtemps, il n'avancait pas vite mais il aurait déjà dû voir les lumières de la maison ... Ouf, c'est bon, elle est là ! Les lumières sont toutes éteintes, il devrait pourtant y avoir quelqu'un.

Poussé par le froid qui commençait à gagner tout son corps, il hâta le pas pour gagner la maison. Il était pourtant tôt, la quiétude de la maison endormie était bien étrange. Seuls les sifflements du vent glacé dans les branches des ifs troublaient le silence de la nuit. Il plongea les mains dans toutes les poches de son manteau avant de finalement trouver son trousseau, quelle manie de ne jamais les ranger au même endroit ! Il enfonça enfin nerveusement la clé dans la serrure, mais celle-ci ne tourna pas, la porte était déjà ouverte.

La porte s'ouvrit avec un grincement aigu qui résonna dans tout l'habitable. Le silence redevint peu après maître de la maison, à mesure qu'il découvrait l'horreur qui habitait sa demeure. Les tables, les chaises, les étagères, les tiroirs étaient renversés. Quelqu'un avait retourné la pièce de fond en comble avec fougue, haine, violence, audace. Mais dans quel but ? Que pouvait-il y avoir de si important pour en arriver là ? C'était un spectacle de désolation et de désemparement. Soudain, on entendit au loin des hommes hurlant de se dépêcher et une voiture démarra en trombe, phares éteints, inconnue dans la nuit brumeuse.

La peur, il fallait régner par la peur. Il n'était pas encore assez connu manifestement, puisqu'ils s'en trouvaient encore pour oser venir l'importuner. Enfin, il avait des sbires prompts à régler ce genre de problèmes. Il ne pouvait se permettre aucun contretemps.

Des années de préparation, c'était de la belle technologie. S'il en existait de semblables dans le monde, il aurait probablement lui-même tenté de s'en emparer, ne serait-ce que pour garder l'ascendant psychologique en plus d'économiser des milliers.

Il rentra à la maison, tout était en ordre, excepté ce trou béant dans le plancher. Ils savaient vraiment où chercher. Ah non, ce tableau était de travers, il s'approcha pour le redresser et s'arrêta devant le coin de la toile qui se décollait. Il y avait là, entre la toile et le cadre un bout de scotch, il n'était pas difficile de deviner qu'un micro avait été caché là et qu'on l'avait ensuite retiré dans la précipitation.

Ils n'étaient donc pas des malfrats ordinaires comme il l'avait d'abord pensé.

Intéressant, de plus en plus intéressant, son téléphone sonna, Karl confirmait la bonne exécution de la mission, il avait même réussi à lui garder un petit cadeau et à récupérer le larcin. La conversation allait être passionnante, il avait des questions à poser au survivant, dernier d'une belle brochette d'incapables, comme quoi il avait raison de ne pas payer ses impôts.

Il ferma la porte, il n'y reviendrait pas de sitôt, les événements l'avaient convaincu de passer à l'offensive. Il allait faire exploser le palais royal dès ce soir.

C'était inadmissible, et c'était stupide. Savaient-ils vraiment à qui ils venaient s'attaquer ? Une sueur froide lui parcourut l'échine lorsqu'il vit les lattes du plancher arrachées sous la table du séjour. Ainsi ils avaient su où chercher. Le fusil avait été décroché de la cheminée et gisait au sol entre les feuilles. Il l'attrapa et courut sur le pas de la porte. Les phares fuyaient entre les arbres. Il fit feu. La voiture dérampa. Il tira encore, une fois. Deux fois. Les phares atteignirent la route principale. Ils accélérèrent en direction de la ville en contrebas.

Il courut vers le haut de la colline. Il arriva sur le promontoire. La voiture descendait en serpentins la route trente mètres plus bas. Ils savaient conduire les enclûs. Il s'assit et continua de tirer. Il tirait lentement, assurant chaque coup. Balle après balle. Chargeur après chargeur. La route était longue jusqu'à la vallée.

Lorsque la voiture atteignit la lisière extrême de la forêt, il arrêta de tirer. Il se releva péniblement, grimaçant en se tenant les hanches. Le silence retombait, la neige aussi. L'air froid commençait à se faire sentir. Il soupira. Sûrement une pelote d'étrangers qui avaient prêté une oreille attentive aux rumeurs de la ville. Ils auraient vite compris autrement. Ils ne faisaient qu'allonger sa journée. Ça allait tourner court. Quels imbéciles.

Plein de lassitude, il attrapa le téléphone à son ceinturon, et composa. Une voix répondit. L'homme prit une inspiration pour calmer sa colère. «La prochaine voiture qui passe devant ta fabrique Karl, je veux trois de tes gars armés sur sa route. Tu m'en laisse un vivant. Les autres sont pour toi.»

Sans
attache

Le grand-père avait un grand sourire aux lèvres, les yeux dans le vague, comme s'il venait de se raconter une très bonne blague. Thomas lui lança une miette de pain ; quelque chose à vérifier.

- Arrête ça, bon sang ! siffla son père, complètement effaré devant ce manque de respect. Qu'est-ce qu'on avait dit ?!

On aurait dit une cocotte-minute avec des yeux-vapeur. Il tremblait de honte. Quelle image il donnait à la famille du mari autour du buffet de mariage. Thomas restait coi ; il regardait le fameux grand-père baisser les yeux sur le projectile trônant sur sa cuisse gauche. Tout le monde retenait son souffle autour de la table. Puis il évacua la gêne d'un geste de la main et d'un sourire. Les conversations reprurent ; et Thomas reçut une miette furtive venue de derrière tante Amélie. «Oh le fourbe !» pensa-t-il. En temps normal, il aurait beaucoup aimé cette complicité. Mais ici c'était différent. Cette famille était beaucoup trop complaisante ; quelque chose de louche régnait dans la grande maison.

Une fois le repas fini, et après s'être fait oublier, il sorti et traversa le jardin, vers le garage. En s'arrêtant devant la grande porte, il ressentit une gêne derrière lui. Par dessus son épaule, au premier étage, les volets étaient fermés. Thomas avait la très nette impression que quelqu'un l'observait.

Il ne se retourna pas, mais ouvrit la grande porte. Le garage était une addition récente à la vieille maison, des années cinquante. Sa simplicité était presque une insulte à l'élégance pompeuse du bâtiment principal. Du moins, de l'extérieur. L'intérieur semblait résonner avec le passé du bâtis. La salle à manger était lumineuse et moderne depuis le remodelage ; le garage était au contraire poussiéreux et semblait avoir recueilli, au fil des années, tous les objets considérés comme démodés par les nouveaux propriétaires. On y trouvait des vieux meubles, un grand miroir, une comtoise.. Thomas se sentit déçu. Quand on lui avait interdit l'entrée, il s'était attendu à trouver des objets hors du commun. Il repéra cependant au fond de la pièce, des formes couvertes par des draps, des meubles, sans doute. S'étant résigné à construire un fort pour passer le temps, il s'en approcha.

Alors qu'il s'approchait, un frisson le parcourut, comme s'il s'apprêtait à faire quelque chose de dangereux et d'interdit. Il se demanda quels mystères anciens, quels secrets cette immense maison pouvait cacher. Il tira le drap d'un coup sec et découvrit une commode. Néanmoins, cette commode contrastait avec le reste de la maison. Alors que le goût prononcé pour la modernité des propriétaires transparaissait dans les meubles, celui-ci semblait extrêmement vieux. Mais Thomas se dit qu'elle serait parfaite pour son fort. Il en ouvrit un tiroir par curiosité. Il y avait quelques lettres. Elles attirèrent son attention. Toutes les lettres étaient similaires : une phrase et une initiale. Sur la première était écrit : « Nous avons tous des cadavres dans le placard, surtout toi. J. ». «Nous avons tous fait des choix. M.», répondait la seconde. Thomas fut troublé. Il regarda derrière lui. Un grand placard était recouvert d'un drap. Non, se dit-il, c'est une expression. Il souleva le drap et dévoila le placard, la peur au ventre. Il l'ouvrit. Ce n'était pas un cadavre, mais sa surprise fut toute aussi grande.

Ses pupilles se dilatèrent pendant la fraction de seconde qu'il fallut à une avalanche de papiers pour se déverser à ses pieds. Il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits, et oser poser les yeux sur ce déluge inopiné. Des lettres. Beaucoup de lettres, suffisamment pour avoir rempli le placard à ras bord. Il en examina quelques unes, surpris par la diversité de ce qu'il trouvait : des lettres manuscrites, des lettres administratives, des mots d'amours, et toute autre forme possible de correspondance, c'était comme s'il se trouvait dans une énorme boîte aux lettres, à laquelle il faut rajouter l'odeur rance de papier suranné qui se dégage du placard. Au moins il n'y avait pas de cadavre ! La cœur battant encore à tout rompre, il se dirigea vers la porte, pour aller prendre l'air après cette petite frayeur, se disait-il. Il poussa la poignée, mais la porte ne s'ouvrit pas. Il réessaya, avec plus de force, il était rentré par là tout de même ! La porte resta de marbre face à ses injonctions, ne bougeant pas d'un seul centimètre. Fermée. Thomas marcha jusqu'à l'autre porte, le pas pressé et la respiration haletante. Encore fermée. Un frisson le traversa lentement, comme s'il balayait les restes ébranlés de son esprit pourtant si calme d'habitude. Il se précipita vers la fenêtre et s'empara d'une chaise qui traînait nonchalamment derrière les rideaux, son air hautain semblait tourner en dérision le désespoir croissant de Thomas. Celui-ci s'en servit pour fracasser la fenêtre aussi fort qu'il put, la chaise explosa en une myriade de copeau de bois, mais la fenêtre resta intacte. Toujours fermée. Un kaléidoscope de pensées indistinctes tournait dans sa tête, étonnement, incompréhension, doute, peur, frayeur. La pièce froide venait de se transformer en prison au cœur de laquelle il se tenait pétrifié. Enfermé.

La pénombre du garage le rassura un temps. Jusqu'à ce qu'il inspire.

Une ignoble odeur de pourriture lui assaillit les narines, jusqu'au cerveau. C'était si vieux, si violent, si profond, Thomas était comme plongé nu dans un charnier, suintant sous le soleil. Il commença à pleurer, en se recroquevillant. Il abattit ses paumes sur la poussière du sol et sentit son estomac remonter. Il n'osait pas ouvrir les yeux.

Des mains lui saisirent les côtes. Il se sentit partir en arrière. Le temps de hurler, il était ressorti du garage, et le visage du grand père s'interposait entre lui et le soleil. Il ne voyait pas son visage, et restait sur le dos le temps que l'air frais lui ait chassé toute l'horreur de ses poumons.

«Faut pas rentrer n'importe où quand on connaît pas, mon petit gars.»

Les yeux de Thomas pleuraient tout seul sans le vouloir. Il avait cru mourir. Il essaya de parler, mais il ne fit que grogner.

«T'inquiète donc pas, mon petit gars. Je te ramène à la maison. Faut pas que tu restes comme ça, tu es tout sale.»

Thomas regarda les ombres du passé s'éloigner vers la grande maison. Après cet incident il avait fait comme s'il ne s'était rien passé. Comme tout le monde. Mais intérieurement, du haut de ses 8 ans, Thomas savait déjà que ce serait l'expérience la plus traumatisante de sa vie. Il avait eu raison. Ce garage avait hanté ses cauchemars toute sa vie. Il avait toujours refusé de remettre les pieds dans cette maison, tout fait pour être loin de ce lieu infâme.

Et pourtant il se tenait là, devant le garage, envahi par les souvenirs.

Il commençait à faire chaud.

Connaissant son dégoût pour ce lieu, son père avait été étonné qu'il demande à en être propriétaire, mais il avait su se rendre persuasif.

La chaleur devenait insupportable.

Thomas se détourna du garage et reprit le chemin vers sa voiture.

Il s'était enfin libéré de cet étou, comme il s'était déjà débarrassé de tout ce qui avait pu le déranger un jour.

Derrière lui, les flammes dévoraient toujours le vieux garage.

Vertige

Pourtant, quelque chose l'en empêcha. Certainement pas ses sentiments à son égard, qui le poussaient à provoquer sa chute en bas des hauts murs. Tout cet endroit semblait chargé d'Histoire, d'un passé oublié, mais qui avait dû lui aussi avoir ses affreuses manigances, ses complots, ses amours désabusées. Il savait finalement assez peu de chose sur elle, comme s'il l'avait trouvé au milieu d'un roman sans en avoir lu le début. Il lui semblait plutôt en avoir lu la moitié au bord du sommeil, avant de s'éveiller tout à fait sans savoir qui elle était au fond, ni d'où venaient ces remparts indestructibles. Sans doute lui en voulait-il de sa profondeur et ses secrets, ses silences. Sa mort ne résoudreait rien, pourtant.

Du haut des contreforts, on avait une vue imprenable sur toute la vallée. Forêts, ruisseaux et autres plaines verdoyantes s'étendaient à perte de vue. Il fallait cependant faire attention en marchant sur le chemin de ronde accidenté : avec les pluies de la veille, un accident serait si vite arrivé. Et puis, les moellons qui formaient le mâchicoulis se descellaient si facilement après tout ce temps. En fixant les vieilles pierres, une idée furtive lui vint à l'esprit. Il suffisait de la pousser, là, maintenant, pour que tout s'arrête. On croirait à une simple mésaventure de promeneur.

Après tout, c'était entièrement de sa faute. La mort de Jean, l'incendie de la maison de papa et maman, même nos vacances sous la pluie dans ce coin perdu de la France. Et pourtant je n'arrivais pas à lui en vouloir. Sa présence étouffait tout sentiment de rage que je pouvais avoir à son égard, toute velléité de rébellion. Son emprise sur moi m'étonnait parfois, me terrifiait toujours. J'étais devenu son jouet, comme les poupées de chiffons que les amuseurs publics font danser au bout de leurs ficelles sur les places du Sud. Je pouvais simplement la pousser, je m'imaginai déjà son corps désarticulé gisant sur la mousse détrempée, mais la peur de vivre sans elle m'empêchait d'agir.

Il ferma les yeux. L'imagina un moment chutant, doucement, silhouette découpée nettement dans le silence du désert, corps flottant sans élégance dans la lumière hostile des plaines arides. Non, il ne le pouvait pas, il ne le pourrait jamais. Un frisson le parcourut lorsqu'il ouvrit les yeux, le soleil qui les lui brûla. Son regard tomba sur ses mains, crispées, les ongles enfoncés dans la pierre froide des remparts, tels deux étaux de chair humaine. Il pouvait la précipiter en bas si facilement. Un bruit de toux brisa l'équilibre du vent glacial et du jaune criard de l'horizon, c'était elle, et pour une fois, il lui en voulut de ne pas rester silencieuse. Il ne se retourna pas, mais sentait le poids des deux pierres grises de ses yeux sur son dos.

Une phrase, elle ne dit que quelques mots, quelques morceaux de sons sortirent de sa bouche. C'en était trop. Combien de fois avait-il subi ses reproches, ses propos si secs et méprisants ; quand ne l'avait-il pas écouté, elle et ses promesses de terres plus fertiles et plus accueillantes... Non, il ne pouvait plus tenir. Il se retourna, et ses bras, fatigués, las, mais comme possédés par un autre, en un instant, ce même instant qu'il avait tant redouté, la projetèrent par-dessus le parapet. C'était fait. Il contempla, à la lueur mourante du crépuscule, dans une euphorie qui jurait avec l'horreur de l'acte, la chute longue, interminable, presque éternelle de cette masse rigide. Plusieurs secondes passèrent, il reprenait le contrôle de lui-même. Il n'y avait maintenant plus aucun bruit. Elle semblait disparaître. Les bandeaux de sa peau défraîchie se détachaient lentement, se consumaient dans une fine pellicule de poussière qui se mélangeait au sable encore chaud du désert. Au loin, on entendait les dunes murmurer, siffler, chanter. Adieu les serments, adieu l'angélisme, adieu l'ignorance, semblaient-elles psalmodier sur une cadence enjouée. Il pouvait maintenant toucher du doigt l'horizon qui lui paraissait alors inaccessible.

Il retourna vers le placard rempli de lettres. La première qu'il saisit lui était adressée, c'était une lettre qu'il avait reçue il y a deux jours d'un de ses amis. La seconde, une facture pour les travaux de la semaine dernière. En fouillant plus loin, il retrouva des lettres écrites lorsqu'il était à peine adulte : lettres d'amour, cartes postales et correspondances. Il retrouva ensuite des lettres de son adolescence et de son enfance, jusqu'aux messages qu'ils s'échangeaient en classe tout en essayant de ne pas se faire remarquer par les profs... Ce placard, dans cette maison inconnue qui ressemblait à celle de ses parents, se trouvait être un placard entièrement rempli de toutes les lettres de sa vie : celles qu'il avait écrites ainsi que celles reçues. Les meubles également, maintenant qu'il y faisait plus attention, lui étaient tous familiers, mais semblaient sortir de différents moments de sa vie. Aux murs, il y avait des photos encadrées et des tableaux : photos de vacances en famille, photos de soirées entre amis ou encore portraits de personnes qui avaient marqué sa vie d'une manière ou d'une autre.

En fait, toute sa vie était réunie dans cette étrange maison où il s'était retrouvé enfermé. Les murs, les portes, les fenêtres, tout s'était figé et l'empêchait de sortir... C'est alors que les murs et le plafond commencèrent à se rapprocher, très lentement mais sans aucun doute : la pièce rétrécissait inexorablement ! Il tenta à nouveau de briser la fenêtre, sans succès, d'enfoncer la porte sans plus de réussite, il commençait à paniquer, à courir en rond, à se rouler sur le sol, à crier, à taper sur les meubles, sur le parquet et sur son propre corps, jusqu'à ce que les murs soient si proches de lui qu'il ne pouvait presque plus bouger ! C'est alors qu'il ouvrit les yeux, la lumière effilée du matin à travers la fente des rideaux éblouissant ses pupilles encore endormies. Il était 7:30, il fallait se lever.

Réminiscences

Elle me jeta un regard aussi froid que coupant.
«À quoi réfléchis-tu ?»
Je déglutis. Avec peine, je geignis une dernière dose de bravoure.
«Tu as tout détruit, Marianne. Où nous emmènes-tu maintenant ?»
Le vent avait avalé une moitié de ma phrase pathétique. Pourquoi devrais-je être aussi faible ? Je la vis tourner le dos et commencer à s'éloigner. J'hésitai un instant. J'hésitai. Pourquoi pas rester là, ne plus avoir rien à faire. Laisser de nouvelles choses lui arriver.
Je la voyais descendre la pente du talus accolé au mur. Elle était incroyable. Sereine et terrible. Elle avait tué Jean. Elle m'avait sauvé, moi. Elle n'avait épargné personne, jamais été généreuse avec personne. Mais moi, j'étais la seule tâche d'honnêteté, le seul fragment d'homme auquel elle s'était intéressé. Un jour, et par hasard.

Jean, mon propre frère. Moi et lui, et un contrat sur nos têtes.
La maison en feu brûlait encore sur la paume de mes mains. Et sa silhouette dans le couloir, qui me regardait,....
Pourquoi a-t-il fallu que je suive, que j'aime, l'assassin qui avait mis fin à ma vie ?!
Je courais la rattraper en bas de la pente.

Elle avait, non... nous avions un nouveau contrat.

Comme tous les samedis matin, je me promenais sur la plage, les pieds légèrement rafraîchis par les premiers centimètres de la mer montante. L'air vivifiant du bord de mer me mettait toujours d'aplomb pour commencer ma journée. Et je dois dire que jusqu'ici, tout semblait aller pour le mieux. Mais alors que je commençais à passer en revue les différentes tâches à abattre ce jour, je sentis à mon pied une petite forme dure et froide. Je me baissai. Une bague. Elle n'avait pas encore subi les attaques répétées de la houle et du sable. À qui pouvait-elle appartenir ?

Saisissant délicatement l'objet, je le portais à mes yeux afin de l'examiner. Pour sûr il s'agissait d'une œuvre raffinée et sans doute de grande valeur. Cependant aucune inscription ni aucun signe distinctif n'y figurait, me laissant sans indice quant à son origine. Je pensais à la peine que devait éprouver son propriétaire. Peut-être s'agissait-il d'un cadeau venant d'un être cher ? Peut-être était-ce un gage d'amour ? Je ne pouvais l'abandonner ici. J'entrepris alors, non sans désillusion, de rechercher la pauvre personne à l'avoir égaré. Après tout, j'avais tout le week-end devant moi.

Et là, un bruit. Comme une détonation. Quelque chose qui vous vrille les tympans. Comme si un démoniaque orchestre jouait à l'unisson toute les notes de la gamme.

Je sursaute, je me retourne, n'osant regarder ce que je vais découvrir. À côté de moi, la circulation ne s'est pas arrêtée. Un vélo me dépasse en m'insultant. Mais je ne bouge pas. C'était tout proche, peut-être sur le trottoir d'en face. Pourtant, tout autour, la vie continue. Comme s'ils n'avaient pas entendu. Comme s'ils n'avaient pas compris ce qui allait se passer.

Dans ma tête, mes pensées se bousculent. C'est partout, et nulle part à la fois. Personne ne semble le voir, mais je le sens. Pourtant, ils ne veulent pas voir. Pourtant ils restent là, à s'agiter. Ma main se resserrait instinctivement sur son précieux contenu.

Je ne me laisserai pas avoir, moi.
J'ai un plan.

Je déambulais tranquillement dans les rues, pensif, concentré, résolu, mais sans vraiment savoir comment retrouver le propriétaire. Sous la voûte céleste du ciel, sous le firmament des lumineuses étoiles, je me sentais envahi par la chaleur de ces astres si lointains mais si réconfortants. Et j'eus comme une révélation. Je savais. Je touchais du doigt la vérité, une vérité enfouie sous les décombres de ma mémoire. Cet objet ne m'était pas inconnu, je l'avais déjà vu auparavant, mais il m'était impossible de me remémorer précisément où, quand, et comment. Cela faisait ressurgir d'anciennes réminiscences, mêlées de douleur et de chagrin. Soudain, je revins à la réalité, repoussant ces amers souvenirs, car une voix me murmurait une sorte d'incantation saccadée : «Vingt ans plus tôt, souviens-toi / Enterre cet objet plein d'effroi / Ne le restitue jamais à son roi». Je cherchai d'où venait cette voix mystérieuse; en vain. Qui donc était au courant de cet incident ? Quel était le rôle de cet objet mystifié ?

Je rentre hâtivement chez moi, la tête rentrée dans mon manteau, en ignorant le monde autour de moi. Il ne revêt plus aucune importance désormais. La seule réalité qui me fait avancer est la présence du talisman serré dans mon poing.

Il me fallait un moyen d'avoir l'amulette toujours en mon contact, où je perdrai ma conscience de l'« autre » monde. Et alors je ne les verrai pas venir. Mais je ne voulais pas que les autres puissent la voir.

Une fois chez moi, je prends mon écharpe. Elle m'avait été offerte par mon ex, et j'avais toujours un pincement au cœur en la voyant. Mais pas maintenant. Juliette était loin de mes pensées à présent. J'enroule l'écharpe autour de mon cou, et dans un des replis collé contre ma gorge, je glisse ce qui est devenu ma plus précieuse possession. Je teste si ça ne tombe pas. Mais non, l'écharpe est bien serrée, l'objet bien niché dedans.

Maintenant je me sens protégé, et la tension retombe. Personne ne pouvait savoir que je l'avais en ma possession. Que pourrait-il m'arriver ?

Je suis seul depuis trop longtemps maintenant. Encore un mot, d'un autre que moi, qu'on me soufflerait dans le dos. J'attends. Le vieux bois de l'appartement grince sans raison, et un léger reflet lunaire s'étire sur le flanc de l'arme posée sur la table. Il fait nuit désormais, et les sirènes commencent à retentir à travers le verre des fenêtres sales. La pluie étouffe l'écho, et scintille de toutes les lumières qui s'agitent en contrebas. Ils ont dû trouver la suivante.

La Quête

Mille souvenirs de ma vie passée me reviennent en tête. Brumeux, maussades, fugaces. Tant d'années et voilà où cela m'a mené. Témoin de la décadence de l'Humanité... et aux premières loges qui plus est. Le chaos fait maintenant rage à l'extérieur. Ce sera bientôt mon tour. Je tends le bras pour saisir l'arme et la porter à ma tempe. Mais une pensée m'arrête avant que je n'actionne la gâchette.

Elle est encore là, au milieu de la foule. La seule pour qui je ne suis peut-être pas insignifiant. Qui sait ce qui a pu lui arriver, mais peu importe. C'est le seul espoir qui me reste, maintenant que tout s'effondre — que je n'ai pas pu empêcher la catastrophe. Ils ont gagné, mais je vais leur montrer le prix qu'ils auraient dû payer. Et si un jour le monde renaît de ses cendres, on se souviendra peut-être de moi. Il ne me reste plus que quatre balles : en sortant par la seule porte qui a échappé aux flammes, je sais déjà à qui les destiner.

Le Phénix est là ! je m'exclame. Trop tard pour la discrétion. L'heure de la vengeance approche. La ville est dévorée par les flammes, j'entends des coups de feu au loin. J'abandonne le palais en ruines. Je sais où ils sont. C'est là que j'ai grandi, sous l'ombre des plus puissants. Un refuge secret, un laboratoire. Ils avaient tout prévu, depuis longtemps avant ma naissance. Détruire le monde, le faire renaître de ses cendres. Je le savais. Je n'ai pas agi à temps. Et maintenant, qu'en est-il d'elle ? J'espère qu'ils l'ont emportée avec eux. Sinon, elle sera trop près de la dernière explosion. Pour que le monde renaisse, il ne doit pas mourir complètement. Ils ne seront pas les seuls survivants. Si je dois mourir, ils m'accompagneront dans les flammes.

Ça a commencé. Ça a définitivement commencé. L'air est devenu brûlant en une seule bourrasque. Les bars ne tiendront pas longtemps face à lui, il est beaucoup trop fort. Ma tête tourne, je m'avachis... du coin de l'œil, je distingue derrière la chape de cendres les silhouettes de mes camarades sur les murs. Des cris commencent à résonner. Les survivants sortent des décombres. Je dois la retrouver, elle est la seule à pouvoir... je ne sais pas. J'entends Alice hurler. Matteo... Je sens mes larmes monter du fond de mes yeux secs. Je ne sais rien. Personne ne contrôle, rien. C'est impossible !

Je m'échappe sans regarder derrière moi. Les bras presque ballants. Un ascenseur encore intact m'amène au sol. Errant entre les immeubles, je tremble en voyant les formes gigantesques de ceux qui ploient sous la chaleur du feu qui les consume. Le ciel a commencé à brûler. Le Palais! Elle a été emmenée au Palais lorsqu'ils l'ont trouvée. Ils ont dû trouver un moyen de la retrouver et de l'y emmener. Tout puissant qu'il soit, le Phénix ne touchera pas au Palais. Pas s'il tient à son contenu, est-il possible qu'il ne soit venu que pour ça ?

Je me mets à courir. Le goudron a commencé à fondre. Elle est encore vivante. C'est certain. C'est certain! Ces abrutis de Pionniers n'auront pas su la protéger des gens d'armes. Le Palais n'est plus qu'à cinq avenues.

Au carrefour de la huitième, l'air à quelques mètres de mon visage. Ma tête est projetée en avant. Je me rattrape en trébuchant. À quelques mètres du sol, un sillage blanc fend les airs sous mes yeux, tendu comme un fil. Un trait oblique vers le ciel. Puis je les vois. Arrivant depuis la huitième. Une escouade de vingt scaphandriers, armés de lourds lanceurs. Je n'en crois pas mes yeux. La Phalange! Ils sont revenus. Ils sont vivants ! Et ils font route vers le Palais! Je dois les suivre, tout n'est peut être pas perdu.

Si je pars, si je fuis, que va-t-il arriver à cet homme que j'ai croisé avant de me réfugier ici ? Seul, abandonné, frigorifié. Je revois ses yeux qui me transpercent, aussi saisissant que le contact soudain d'une brise légère sur un dos découvert, aussi violent qu'une balle diffusant la mort dans le corps qu'elle touche. Non, je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas l'abandonner, et je ne l'abandonnerai pas. Je ne suis pas comme eux.

Cloîtré et recroquevillé dans le coin sombre et reculé de la pièce qui me sert de refuge, j'attends. J'attends que la tempête se calme. J'attends que les rafales baissent. J'attends que les nuages passent et que le Soleil revienne. J'attends que l'Humanité reprenne le dessus sur les événements auxquels elle assiste, impuissante...

Enfin, les bruits assourdissants commencent à baisser, les éclairs aveuglants s'éloignent, les tremblements s'écartent, l'atmosphère s'apaise. Il est l'heure de sortir.

Je vois qu'il chuchote, qu'il marmonne un langage qui n'est manifestement pas le mien. Il a l'air d'émettre une sorte de rapport à une entité invisible, de conclure une mission. Il bafouille quelques mots que je peux à peine comprendre, et soudain une phrase bien distincte parvient à mes oreilles. «Malheureux que vous êtes, vous ne voyez plus.»

C'est à ce moment-là que mes souvenirs se brouillent, Juliana. Je me suis réveillé le lendemain à l'hôpital de Dour-le-Val, entouré par notre mère et une infirmière qui finissait de refaire un des nombreux bandages qui parsemaient mon corps. Lorsque je repris mes esprits, on m'a annoncé que tu étais partie. Cela fait maintenant trois mois que je suis rentré. Mon psychologue m'avait à l'époque conseillé de mettre par écrit ma version des événements, et je ne voulais pas : j'allais y mettre trop de rage, ce n'est pas ce que je veux te transmettre. Mais tu me manques terriblement, cette lettre est donc pour toi. Après mon départ, je demanderai à la faire garder jusqu'à ce que nous nous retrouvions.

À bientôt, ma chère soeur.
Edmond.

La réalité me frappe alors, comme un couteau au milieu du ventre. En voyant les horreurs qui m'entourent, mon cœur chavire, ma gorge se contracte, mon estomac se retourne : plusieurs corps jonchent les pavés démolis de la rue. La façade d'un immeuble s'est écroulée sur ma droite, saturant l'atmosphère de poussière de ciment et de plâtre. Plus un bruit ne résonne à des kilomètres à la ronde.

Je retourne doucement vers le recoin où j'avais aperçu le mystérieux inconnu. Mes pas résonnent autour de moi et mes oreilles sifflent. Arrivé à l'endroit où il s'était tenu, je m'arrête, net. Il n'est plus là. Pas une seule trace de celui que je cherche. Je me retourne alors et là, à quelques pas devant moi, je le vois, debout, immobile. Son regard est rivé dans mes yeux et pourtant, il a l'air de regarder dans le vide, perdu. Le temps semble s'être figé. Seul le battement irrégulier dans mes veines me rappelle à la réalité. Jamais dans ma vie je n'avais ressenti un malaise pareil.

L'air, chargé de cendres et rendu poisseux par les chairs calcinées, était presque devenu irrespirable. J'avais suivi la Phalange jusqu'au Palais, en prenant soin de rester à quelque distance d'eux pour qu'ils évitent de me reléguer à la zone de sûreté mise en place par les forces de l'ordre. Le Phénix avait bel et bien laissé le Palais intact. C'était donc le but de sa venue. Était-il possible qu'il y ait un lien avec l'enlèvement ? Que pouvait-elle bien représenter, pour le Phénix ?

La course effrénée, l'atmosphère oppressante et le chaos ambiant avaient fini par mettre à bas la force qui m'avait permis de survivre jusqu'ici. Il fallait cependant que je continue, que je la retrouve. Et le temps m'était compté - le Phénix amorçait sa descente inexorable vers les jardins du Palais. Il me fallait faire vite.

Mon entrée dans le Palais resta inaperçue. Je pris le chemin de la salle du trône; elle ne pouvait pas avoir été emmenée ailleurs, si c'est bien à elle que le Phénix s'intéressait. Et elle était bien là, quand je finis par atteindre la salle. La Phalange était elle aussi sur place, et avait liquidé les ravisseurs. Tous se retournèrent à mon arrivée.

« N'avance plus, J.K. Tout sera bientôt fini, me dit-elle en se fendant d'un sourire empli de compassion.
- Mais que se passe-t-il, au juste ? Que fais-tu ici ? Pourquoi la Phalange a-t-elle dû intervenir ?
- Lorsque les sbires du Phénix ont enlevé ton amie, nous avons commencé à soupçonner quelque chose. C'est pourquoi nous les avons suivis à la trace, jusqu'ici. Nous avions pour ordre d'éliminer tout individu assimilé au Phénix. Puis, elle nous a tout expliqué.
- Je suis l'Élu, J.K. Je suis la seule à même de calmer Sa colère. Laisse-moi y aller, et tout sera fini. Ne fais pas un pas de plus.
- J'ai peur de comprendre... Crois-tu vraiment que je peux te laisser faire ça ? »

Et je m'élançai vers le trône, espérant arrêter l'inarrêtable. La Phalange réagit au quart de tour, et je croulai dans la seconde sous une salve de balles. Dans ma lente agonie, je pus la voir se diriger jusque dans les jardins attenants à la salle, où le Phénix venait d'atterrir. Elle ne se retourna pas un seul instant vers moi, résolue à se sacrifier pour sauver les décombres de ce monde.

La dernière vision qui m'eut été permise fut celle d'une formidable explosion. Le ciel fut aussitôt dégagé, libéré des cendres qui le consumaient. Le soleil fit son apparition dans la salle, éclairant magistralement le trône laissé vacant par celle qui s'était immolée pour tous. Mes yeux se fermèrent. L'espoir restait permis, après tout.



LA BOÎTE À MUSIQUES

(électroniques)



AN EMPTY BLISS BEYOND THIS WORLD
THE CARETAKER
 21 juin 2011
 HoFi Records
 Ambient, Musique Expérimentale

Vous êtes vous déjà retrouvé face à cette chose, au fond de vous-même ? Cette forme de merveilleux est l'essence de *An Empty Bliss Beyond This World* : chercher les infinis qui se précisent sous nos yeux, lorsqu'ils s'égarer dans la vague. L'album a été composé après une recherche sur la retranscription de la mémoire. Et autant vous le dire, c'est une pure merveille.

Le travail effectué est une recherche sur les sonorités à la fois vieilles et familières, tirées du jazz du début du siècle dernier. Des mélodies simples qui se répondent, sur des boucles de longueur variable. Inconstant, doué d'une profondeur insondable, et pourtant sautant parfois d'une idée à l'autre ; s'attardant sur de petits riens, et parsemé d'éclats brillants ; autant de voyages de l'esprit vers l'idéal de quelques instants passés.

Les pistes parlent aux contemplatifs, qui s'attarderont devant *Mental Caverns Without Sunshine*. Aux nostalgiques d'une époque révolue, avec *Camaraderie At Arms Length*. Aux amoureux de musique d'atmosphère, avec *Fleeting Dreams*. À tous ceux qui désirent un écho bienveillant à leurs moments de solitude : *A Relationship With The Sublime*. Enfin, à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont un jour entrepris de sonder leurs souvenirs.

Jamais un artiste n'avait atteint ce degré de beauté, de justesse dans une œuvre aussi expérimentale. Jamais on avait créé un monde imaginaire, aussi proche de chacun.

Laisser cet album hanter un lieu, c'est y laisser une porte ouverte vers tout ce que vous êtes, ou auriez pu avoir été.

ENCART TECHNO :

- SILER & DIMA - DOCTEUR BLAINVILLE
- CHRISTOPHER LEDGER - LOST WITH K
- JOSEPH CAPRIATI - SOLAR SYSTEM
- MATTEO MORRIELLI - ON MY WAY
- LUCY - FOLLOW THE LEADER
- DJ RICHARD - NIGHTHAWK
- MOGANO - ANUNNAKI
- MANSE - SKY REMIT

BUGGE WESSELTOFT & HENRIK SCHWARZ
LEAVE MY HEAD ALONE BRAIN

X_1 L'échappée jazz.

DU SOUFFLE

Le cerveau aéré.

IAMAMIWHOAMI
SEVER

SON LUX L'envoûtement par l'étrange.

EASY

Le visage grave.

BURIAL & FOUR TET (NADEN REMIX)
MOTH

ISHOME L'entêtement parfait.

ADAM

L'intimité des grands espaces.

NICOLAS JAAR
SWIM / MISTRESS

NATHAN FAKE L'ode à l'abandon.

PAEAN

Les lueurs étranges.



GANGLION
SALTILLO
 30 avril 2006
 Suspicious Records
 Trip-Hop

Menton J. Matthews III, comme il aime à se faire appeler, est musicien multi-instrumentiste, compositeur, dessinateur, scénariste et peintre. Cet homme est à l'origine d'un univers graphique, musical, et conceptuel ; l'ensemble de ses œuvres est la part d'une fresque mentale. Une fresque sur la folie, les grandes forces, l'inamovible et la corruption des idées.

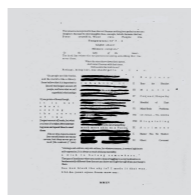
Sa musique, souvent sortie en coulisse pour un public de niche, est dressée à juste titre par la critique en révolution du trip-hop - Ganglion s'est fait ainsi étiqueter : 'quite possibly the finest release we've ever heard'. L'artiste joue de ses émotions, de ses pulsions, comme il joue de ses instruments. Mais il n'est pas seulement question d'un délire psychique. Cet album se teinte des centaines de reflets d'un cœur qui a ses ardeurs et d'un esprit ses aspirations.

Après l'ouverture immense et *A Necessary End*, le désir de grandeur s'émanche dans des titres comme *Giving In* ou *Grafting*, pendants lumineux de la pesanteur de *A Simple test, Remember Me ?*, *Backyard Pond* ou *Praise*. Le tout s'émaille d'une couleur pathétique, comme d'assister à un processus douloureux mais nécessaire, dont la synthèse réside dans le riff de guitare de *I'm On The Wrong Side*. La conclusion, *DD2 F#M*, vous laissera les larmes aux yeux, épuisé, sur le carreau d'un piano venu en réconfort, sur le champ de débris de l'ouragan de transports que vous venez de traverser.

Chaque musique est unique, déploie ses propres sonorités ; et pourtant l'album garde une cohérence incroyable. Nous sommes témoins du parachèvement d'une psyché tourmentée, dont les voix nous rappellent les tourments par de nombreuses incursions au sein même des musiques. Comme pour rappeler la fulgurance des mots, dressés en monuments, comme gravés dans la pierre, quand règne l'évidence de la musique de l'esprit. Un décalage propre à l'homme. Car après tout, là est le but. Exhiber l'âme humaine.

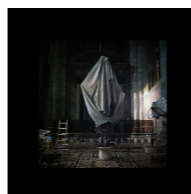
Explorasons

ENCART SOLAIRE



CW/A
WORDS UNSPOKEN, ACTS UNDONE
 Octobre 2015
 Parachute Records
 Techno

La rythmique ciselée, le sound design triomphal. Une puissance incroyable.



TIM HECKER
VIAGINS
 Octobre 2013
 Kranky Records
 Ambient, Musique Expérimentale

Un univers hanté, omnipotent, écrasant. Ombre et lumière. Un travail sonore époustouflant. Un chef d'œuvre.

Explorasons

SEEKAE (HENRIK SCHWARZ REMIX)
THE WORRY

Le psychopathe enthousiaste.

HERBERT
I HADN'T KNOWN
 La pudeur.

WIRE PEOPLE
TRIANGLE VISION

La ronde extatique triangulaire.

TOMALONE
SO REAL

Le voyage existentiel.

DEEP FOREST
WASIS

Les émotions africaines.

STRAY
SINCE YOU'VE BEEN GONE
 L'entrain incertain.

FOUK
CAT LADY

La chatoyance.

PANAMA
ALWAYS

Le grandiose d'un amant solitaire.

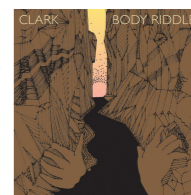
- Jonas Mantei.....Frei
- Cuthead.....Minerals
- Jesper Ryoms.....Deep Blues
(Session Victim remix)
- Christine And The Queens.....Christine
(Paradis remix)
- Andras Fox.....Your Life
- i:cube.....Adore
- Bibio.....À Tout À L'Heure
- Ben Howard.....I Forgot We Were Here
- Télépopmusik.....Breathe
- Caribou.....MeTody Day
(Four Tet remix)
- Grandbrothers.....Ezra Was Right
- Anoraak.....Summer Is Over
(Rework)
- Phoenix and the Flower Girl...Believe In
- Tom Misch.....Memory
- Jack J.....Thirsting
- HNNY.....9.15
- Junktion.....I'm Wishin'
- The Dining Rooms.....Space Is The Place
- Gramatik.....Chillaxin' By The Sea

BOARDS OF CANADA
TOMORROW'S HARVEST
 Juin 2013
 Warp Records
 IDM



Une précision inouïe. Un don pour la mélodie transcendante. Le son unique d'un groupe intemporel.

CLARK
BODY RIDDLE
 Octobre 2006
 Warp Records
 IDM



Un magma d'émotions découlant de l'expérience des sens. L'exploration sonore à son paroxysme. Indispensable.



MINUTES OF SLEEP
FRANCIS HARRIS
 24 février 2014
 Scissor & Thread Records
 Deep House, Ambient, Jazz

La légère mouvance d'un contemplatif face au vide. Un vide urbain. Un vide habité, faisant écho à toutes les émotions, tout le possible. Il y a une réelle tristesse qui s'empare de cet album, mais sous une progression si progressive que l'artiste nous la fait apparaître belle, chaleureuse. Presqu'heureuse en réalité. Francis Harris se dresse parmi les plus grands avec cet album. Chaque piste sous-tend un désir pour l'absence, une instantanéité évidente. Le temps, face au reste.

Les deux premiers titres, *Hems* et *Dangerdream*, dressent le voile entre le monde et nous, laissant l'auditeur seul avec la musique. Des généreuses nappes drones émergent des ersatz de trompette et de violoncelle. Pas de rythme, l'entrée est légère, digne de l'air matinal, raréfié, vivifiant.

Sans accroc, l'esprit s'élève depuis son bassin de brume dans *Radiofreeze* jusqu'à se relever complètement, arrivé *Lean Back*. On y distingue des formes mouvantes, tant sous nos yeux qu'à l'horizon crépusculaire. Le monde ralentit sous des traits jazz subtils. Toujours en retrait derrière une rythmique sourde et paisible, et pourtant chargé d'une sincérité véritable. D'un amour pour les mélodies pénétrantes et spontanées.

Un amour explicite dans *You Can Always Leave* et *Me To Drift*, véritables pirogues d'une house léchée, équilibrée et bercée d'échos boréaux. Le sommet de la parabole que compose cet album house. Le mixage s'y retrouvera d'une importance capitale : il fait émerger les instruments d'un magma mental presque cotonneux, et réhausse les rythmes comme s'ils étaient de simples et discrètes mesures du temps qui passe, comme en témoigne *What She Had*.

Des dichotomies se révèlent dans le choix des pistes. Le pendant noir de cet album, en filigrane sur le début d'album léger et mélancolique, se charge d'émotion sur un *Blues News* très dépressif. Grave et arythmique. Voisin d'un *New Rain* au contraire très saccadé. Des contraires qui n'en sont pas, lorsque *Minutes Of Sleep* synthétise, avec une franchise déconcertante, le parti pris pour une tristesse volontaire. Un choix profond et personnel. Assumé jusqu'à dévoiler un remix de *Dangerdream* par Terre Thaemlitz d'une passivité grandiose, le long d'un chemin tracé de touches de piano volatiles.

Jamais on n'avait atteint un tel degré de finesse et de profondeur dans ce que l'on pouvait réclamer être la house. Un album tout droit sorti d'un rêve. Engourdi, ensommeillé, bardé de pensées pesantes, et pourtant sublimé par l'idée du beau. Une merveille.

**VOUS DÉSIREZ
CONTRIBUER
À LA NRC ?**



Que ce soit pour rejoindre le comité éditorial ou pour nous faire part de vos articles, vos chroniques, vos photos, vos dessins, vos bandes dessinées ou toute autre idée de contribution, adressez-vous à l'adresse suivante :

NRC@MY.ECP.FR

N.B. : Nous nous réservons la décision finale de publication.

*Achévé d'imprimer en janvier 2016 à l'imprimerie CHIRAT
744, rue de Sainte-Colombe
42540 Saint-Just-la-Pendue, FRANCE*

GRATUIT
semestriel

Rédacteur en chef
Baptiste BARREAU

Directeur de la publication
Thibault PRUNET

Comité éditorial
Valentin BAILLARD
Baptiste BARREAU
Bertrand CAPLOT
Cécile GONTIER
Florimond MANCA
Thibault PRUNET
Emilien RAVIGNE

Mise en page
Valentin BAILLARD
Baptiste BARREAU
Bertrand CAPLOT
Cécile GONTIER
Florimond MANCA
Thibault PRUNET
Emilien RAVIGNE

Couverture
Cédric KUI

Contact
nrc@my.ecp.fr

Site Internet
<http://nrc.campus.ecp.fr>

Revue éditée par
La Française de Financement et d'Édition

**NE PAS JETER
SUR LA VOIE
PUBLIQUE**

CENTRALE
bureau des Arts
ÉCOLE CENTRALE PARIS

ISSN : 2261-1711

